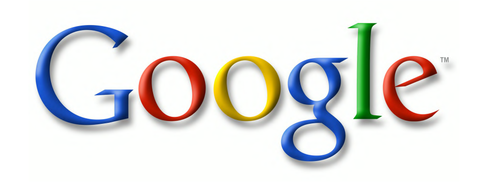
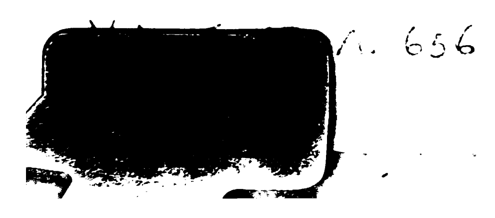


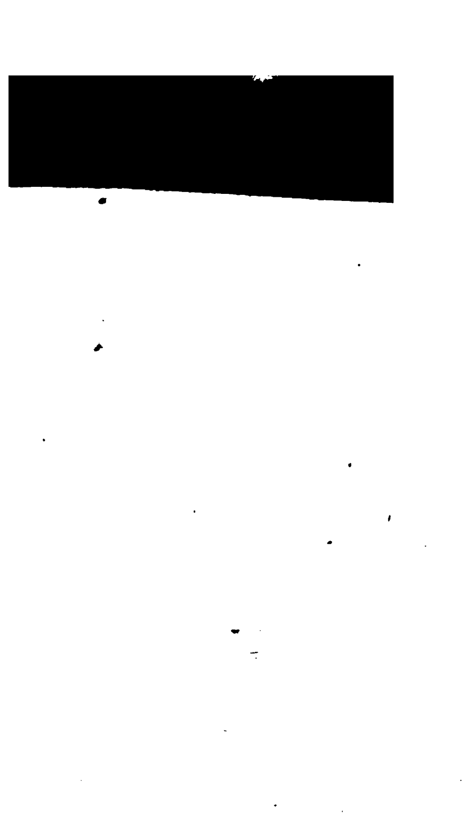


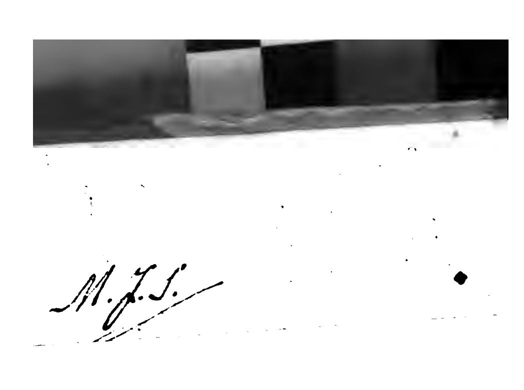


M. J. S.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


[redacted] n. 656

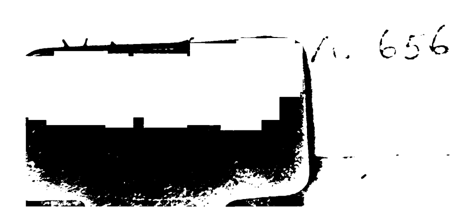



M.J.S.



M. J. S.



[redacted]






IRMA



# IRMA,

OU

LES MALHEURS

D'UNE

JEUNE ORPHELINE.



[redacted]

# IRMA,

OU

# LES MALHEURS

D'UNE

# JEUNE ORPHELINE;

HISTOIRE INDIENNE,

Avec des Romances,

Publiée par Mme. GUÉNARD.

*Tome I.*

---

A DELHY.

*Et se trouve A PARIS,*

Chez LEROUGE, Imprimeur, Passage du Commerce, Cour de Rohan;
L'Auteur, rue de la Tour-d'Auvergne, N°. 135.

---

AN VIII.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des *lois*, et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout *contrefacteur, distributeur ou débitant* d'Edition contrefaite ; j'assure même au citoyen qui me fera connoître le *contrefacteur, distributeur ou débitant*, la moitié du dédommagement que la loi accorde.

*GUÉNARD.*

# IRMA,

## OU

# LES MALHEURS

## D'UNE

# JEUNE ORPHELINE.

O TOI à qui le sang m'avoit unie avant que nous le fussions par les liens de l'hymen, c'est dans ton sein que je veux déposer les douleurs dont mon ame a été déchirée pendant les longues années de ma captivité. Quelle main plus sûre peut essuyer les larmes que la piété filiale me fera toujours répandre sur le sort des illustres auteurs de mes jours! Quand je me retrace ce qu'ils ont souffert, un froid mortel passe dans mes veines; je ressens leur longue et pénible agonie; je détourne les yeux





de ce terrible spectacle, mais en vain; il se représente sans cesse à mon ame déchirée. Il me semble que leurs mânes attendent de moi de conserver ce souvenir aux races futures. Oui, mon père, je vais raconter ce que tu as souffert; tes malheurs, les crimes de tes persécuteurs, serviront de leçon. Ils apprendront aux hommes des siècles suivans, que les vertus privées ne suffisent pas sur le trône, et qu'il n'est point d'atrocités où des tyrans ne puissent se porter.

Tu te rappelles, mon bien-aimé, les premières années de notre enfance, la grandeur qui nous environnoit. Premier fruit de l'hymen de la reine, je reçus, dès le berceau, des hommages dont je m'enivrois: quoique je pusse à peine balbutier quelques mots, j'avois l'orgueil de ma mère, et je promettois d'avoir sa beauté. Je te le dis à toi, car tu sais bien que j'ai cessé d'être vaine.





Ma mère eut un fils, et ce fut lui que les grands du royaume vinrent saluer. Je ressentis vivement la peine de n'être plus comptée pour rien, et je me souviens que je me plaçois près de son berceau pour recevoir les révérences. Hélas! qui auroit dit qu'un jour?..... Cependant, j'étois les délices de mon père; son ame sensible avoit reçu toutes les vertus d'un digne chef de famille : heureux pour lui s'il n'eût été que satrape ! Il partageoit ses affections entre mon frère et moi. Tu venois te mêler à nos jeux innocens, et je te regardai dès cet instant comme le plus tendre de mes amis. Ma mère s'occupoit à développer en moi les talens et les graces. Qui en avoit jamais eu autant qu'elle? Que l'on ose souiller sa mémoire; qu'on l'accuse des maux qui désolèrent ma malheureuse patrie; moi, je ne puis voir en elle que la meilleure et la plus tendre des mères.





Hélas ! si elle eut des reproches à se faire, elle n'a que trop expié des fautes exagérées par ses ennemis, pour que la postérité ne les oublie pas.

D'autres écriront les causes de cette révolution qui changea en un instant la face d'un Empire qui subsistoit depuis tant de siècles. J'étois si jeune quand les premières étincelles se développèrent, que je ne puis tracer avec précision cette portion de notre douloureuse histoire. Je ne la commencerai qu'au jour à jamais funeste pour ma famille, où un peuple immense se porta dans ce palais superbe où nous résidions, à quelques stades de la capitale. Quelle frayeur j'éprouvai, quand je vis la place de Réma couverte d'hommes, de femmes d'une figure atroce; quand j'entendis les injures qu'ils vomissoient contre ma mère; quand je les entendis

menacer les jours de mon respectable père !

Déjà depuis plus d'une année tu avois suivi ton père, et parcourant avec lui le Tybet, la Perse et le Mogol, vous cherchiez à attirer dans votre parti les puissances voisines. Depuis le moment de votre départ, la vie m'étoit devenue insupportable. Je vis sans crainte nos jours menacés, en pensant que je quitterois un séjour où je ne pouvois plus être heureuse, puisque j'étois séparée de toi. Ma mère éprouvoit les plus vives alarmes. Ma tante, cet être céleste dont la terre n'étoit pas digne, s'exposa à la fureur du peuple abusé, pour sauver les jours de la reine. Le roi, avec le calme d'une conscience sans reproche, n'étoit occupé que d'empêcher l'effusion du sang prêt à couler. Il se détermine enfin à suivre les conjurés qui conduisoient un peuple aveuglé, et dont on avoit





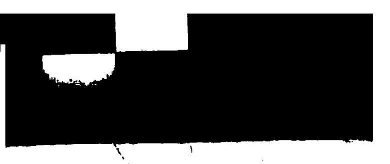
exaspéré les passions par une disette factice. Nous montons sur un char ; et ce même peuple qui avoit accablé d'injures mes augustes parens, les combloit de bénédictions. Mon père y répondoit avec la loyauté de son caractère. D'autres disoient que ma mère ne leur pardonneroit pas cette violence. Je répète encore que je ne la crois point coupable.

Quoique le palais que nous venions d'occuper fût peut-être un des plus beaux de l'Asie, je le trouvai bien différent de celui où nous avions passé notre enfance : d'ailleurs, tu ne l'avois point habité. Celui de ton père, dans la capitale, étoit le même où se trouvoit cette tour..... Mais n'anticipons point sur les faits. Je n'espérois plus t'y revoir, pouvois-je m'y plaire! Ce fut alors que je connus ceux qui alloient décider de mon sort : je n'avois jusque-là rencontré que des courtisans,





et la seule voix de la flatterie s'étoi s'étoit fait entendre ; je vis alors des hommes, dont les uns avoient conçu le projet de modifier les formes anciennes ; les autres, et c'étoit le plus grand nombre, celui de les détruire. Parmi les premiers, mon père conservoit des amis : comment n'en auroit-il pas eu ! Quel roi eut moins d'orgueil, plus d'amour pour le peuple ! C'étoit lui qui avoit effacé jusqu'à la trace de l'esclavage. Par lui, on avoit renoncé à cette coutume barbare, d'arracher, par les tourmens, des aveux aux prévenus de crimes souvent imaginaires ; la tolérance étoit dans son cœur, et il cherchoit les moyens de rappeler, dans le sein de l'Inde, les sectaires que le fanatisme des brames en avoit bannis. Pieux observateur de la religion de nos pères, il avoit la douceur de Zoroastre, et regardoit tous les hommes comme ses frères. Il méprisoit les





grands dont les mœurs étoient corrompues ; il aimoit le peuple ; oui, le l'aimoit, il vouloit son bonheur. Les grands l'ont abandonné ; le peuple l'a sacrifié . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . Bientôt le calme se rétablit, et j'étois dans cet âge heureux où l'espoir renaît ; comme on voit au printemps le ciel s'éclaircir après s'être couvert de nuages. Dans l'adolescence, les chagrins n'ont que des traces légères. Je me flattois que si tout prenoit une assiette plus calme, ton père te rameneroit dans l'Inde. Je jouissois d'avance du plaisir de te revoir, de t'entendre raconter tout ce que tu aurois vu dans les cours étrangères. Quoique par le code des lois que l'on projetoit, mon père ne dût avoir qu'une puissance très-bornée, il lui restoit encore assez d'éclat et de richesses pour que le tien desirât *notre hymen*. Ainsi, je ne voyois pas

que rien dût détruire les projets que mes parens avoient formés, et je hâtois ton retour par les plus tendres vœux. Mon père desiroit aussi très-vivement le retour du tien ; et s'il eû obéi aux ordres de son malheureux frère, il eût peut-être empêché le plus grand des crimes.

Malgré les projets funestes d'une poignée d'hommes, les indiens conservoient leur idolâtrie pour le sang de leur roi. Mon père ne se montroit pas sans être couvert des bénédictions du peuple ; et si ma mère paroissoit avec mon frère dans les lieux publics, ils y étoient accueillis avec une sensibilité qui devoit annoncer une parfaite réunion entre le roi et le peuple, mais qui excitoit la jalousie de ceux qui avoient juré notre perte. Un monstre, né pour être l'infamie de notre race, joignoit à la lâcheté une ambi-





tion démesurée ; ou plutôt une faction sanguinaire voulant présenter un chef qu'elle pouvoit ensuite briser quand elle n'en auroit plus besoin, choisit Sobralna.

Si je n'écrivois que pour toi, mon bien-aimé, je n'aurois pas besoin de te retracer les vices de cet homme, dont l'ame atroce feroit rougir d'être son semblable. Sa naissance fut un problême : ceux qui ne cherchoient point à l'avilir, vouloient qu'il dût le jour à la foiblesse de sa mère pour un seigneur japonois. Il avoit entretenu des relations assez intimes avec les ennemis de notre pays, pour croire que la voix du sang parloit en lui pour ce peuple, si toutefois elle se fait entendre aux cœurs corrompus ; d'autres prétendoient qu'il étoit le fruit des amours obscurs de la princesse avec avec un de ses esclaves. Qu'importe à





qui il dut la vie, elle fut une calamité pour son pays. Malheur à la contrée où un être qui possède d'immenses richesses est profondément méchant! il n'y a point de crimes qu'il ne puisse commettre.

L'or de Sœbralna fut prodigué; celui des Japonois s'y joignit. On entoura mon père de pièges que sa franchise ne lui permettoit pas même d'imaginer. Le sénat avoit été établi pour reformer des lois, on en proposa de sanguinaires; et en même temps que l'on excitoit le peuple à en demander la sanction, on en présentoit sans cesse les dangers au roi. Enfin, on le mit tellement entre la volonté du peuple et sa propre conscience, qu'on lui fit entrevoir comme le seul moyen de sûreté pour l'Etat, dont il préféroit le bonheur au sien, le projet de se retirer à l'extrémité de l'Empire. Oui,





je l'atteste par le respect que j'aurai jusqu'à mon dernier soupir pour la mémoire de mon père, il n'avoit point l'intention de fuir sa patrie. Je crois bien que ceux qui l'entouroient pouvoient l'avoir ; je n'oserai pas même dire que ma mère ne le crût pas nécessaire ; mais comment échapper à des surveillans ? Par une bisarrerie bien digne de l'espèce humaine, la faction ne vouloit pas de roi, et elle ne vouloit plus laisser sortir de l'Indoustan le dernier de ses monarques. Avoit-elle déjà le projet atroce de le conduire à l'échafaud ? J'avoue que plus je réfléchis sur tout ce que l'on a fait pour arriver à ce crime, et plus je le crois. Parmi ceux qui avoient suivi la révolution, il y en eut qui parurent approuver l'éloignement du roi : un homme entr'autres, dont les premières démarches





avoient fixé les regards de toute l'Europe, et qui avoit pris un parti décidé dans les troubles de l'Inde, parut à cet instant embrasser le parti de la cour. Ma mère se confia à lui : Blodinna s'empressa de donner à mon père les moyens de fuir, et jamais on n'en concerta de plus imprudens.

Mon malheureux père est reconnu, arrêté par une poignée d'hommes presque sans armes. D'un mot, il pouvoit forcer cette foible barrière ; mais le sang auroit été répandu pour sa liberté. Il aima mieux rétrograder, s'exposer aux injures, aux fureurs même d'un peuple irrité, à qui on le peignoit comme un Roi abandonnant son peuple ; que dis-je! allant mendier dans des cours étrangères de l'argent et des soldats, pour venir porter la mort et la désolation dans son propre Royaume. Jamais cette époque ne s'effacera de ma mémoire. Je vois en-





core Sbilous abîmé par la douleur, non d'avoir manqué un projet que peut-être au fond du cœur il n'approuvoit pas, mais de se voir juger aussi défavorablement par des hommes pour qui il auroit donné son sang.

Les traits de ma mère peignoient l'indignation la plus profonde : je l'avouerai ; elle auroit paru supérieure à sa mauvaise fortune, si en témoignant autant de fermeté elle n'avoit pas laissé éclater dans ses regards une fureur concentrée dont, hélas ! ses ennemis n'ont que trop profité.

Ma tante, la douce, la sensible Scelabius, occupée à consoler son frère, à calmer la Reine, à nous prodiguer ses soins à mon frère et à moi, pour qu'une route aussi fatigante n'altérât pas notre santé, sembloit s'oublier elle-même. Mais rien ne me causoit une plus sensible douleur que de voir enchaînés sur le devant du char qui





nous ramenoit dans la capitale, des gardes fidèles de mon père ; je craignois à chaque instant qu'ils ne fussent victimes de leur zèle pour leur maître.

Nous traversâmes plus de soixante lieues au milieu d'une haie d'hommes armés ; il sembloit qu'ils étoient tout-à-coup sortis des entrailles de la terre : tous ne respiroient que haine et vengeance. Heureux s'ils se fussent livrés à leur fureur ! ils auroient terminé des jours qui n'ont été prolongés que pour être abreuvés d'ignominie. Seule de ma triste famille, j'ai survécu à nos malheurs ! O mon bien-aimé ! pardonne ; je puis les sentir adoucis près de toi ; mais je ne puis les oublier.

Arrivés dans les cours du palais, nous les trouvâmes remplies des mêmes hommes qui nous y avoient amenés quelques mois avant. Sou-





bralna et Blodinna se présentèrent à l'instant où nous mîmes pied à terre. Ma mère les accabla des plus sanglans reproches : je ne crois pas cependant qu'on doive les confondre ; l'homme immoral enfante des forfaits ; le père de famille respectable ne peut avoir que des erreurs : mais que celles de Blodinna nous ont été funestes !....

Depuis ce jour, il n'exista plus pour nous que des lueurs de bonheur ; toute confiance étoit détruite, les actions les plus simples de la cour étoient mal interprétées : mon père ne savoit plus à qui se confier. Si des ministres s'occupoient de ses intérêts, ils trahissoient ceux du peuple, il étoit obligé de les renvoyer ; on le forçoit à en choisir d'ineptes, et on le rendoit responsable de leurs fautes : tout étoit anxiété et douleur. Quelquefois on l'engageoit à prendre un *parti vigoureux* ; mais il n'étoit plus





temps, sa trop grande bonté avoit manqué l'instant. Le peuple sentoit sa force : il n'en eût point abusé si on ne l'avoit point trompé ; mais notre perte étoit jurée, et tous les moyens qu'on paroissoit employer pour notre défense, hâtoient l'instant de notre destruction. *J'écarte des soupçons peut-être légitimes :* mais puis-je voir dans ceux qui abandonnent le meilleur des hommes, cette loyauté de la noblesse indienne qui devoit s'ensevelir sous les débris de la monarchie. Il est vrai que mon père, par son affection pour la caste souffrante de la nation, par sa haine pour les mœurs corrompues de la plupart des nobles, s'étoit aliéné le cœur de ceux qui auroient dû le défendre : ma mère tâchoit de les rallier autour d'un trône dont le temps avoit miné les fondemens. Mais les uns craignoient d'être accablés de sa chûte ;

les autres, du parti de Sœbra
vouloient en précipiter mon
pour mettre ce monstre
place.

Cependant, le code de lois fut
vé, et mon père le jura. Avoi
volonté de l'enfreindre ? D
préserve de cette affreuse id
tous parjure ! qui peut l'avo
et le croire ! Mon père vit d
dans ce code ; mais il se fla
temps, l'expérience, les fc
paroître ; et qu'il ne reste
avantages qu'on devoit en
je ne doute point que si le
secondé, il n'eût joui du
sacrifices. On le contraign
la guerre, et on ne fit
assurer le succès, bien
le rendre responsable de
passe des faits que la p
peut juger, et j'arrive
deuil qui vit anéantir p





tre gloire, et où la confiance de mon père le livra à ses bourreaux.

Depuis quelques jours, l'orage grondoit sourdement ; on voyoit s'agiter cette faction sanguinaire qui a couvert l'Inde de deuil. Les soutiens de notre ancienne grandeur croyoient l'instant favorable pour déterminer le Roi à un coup de vigueur. Les vrais amis de la liberté craignoient de la voir expirer dans les convulsions de l'anarchie ; les Japonois souriojent de loin aux maux qui alloient déchirer la plus belle partie de l'Asie : on ne dissimuloit pas que l'intention étoit d'assiéger le palais. Des bataillons farouches, venus des parties les plus méridionales de l'empire, excitoient le peuple au carnage. Ils s'avancèrent avec des armes meurtrières vers cette demeure qui devoit être sous la sauve-garde de la loi, suivis d'une foule immense, incertaine du parti qu'elle prendroit. La portion





les autres, du parti de Sœbralna, vouloient en précipiter mon père, pour mettre ce monstre à sa place.

Cependant, le code de lois fut achevé, et mon père le jura. Avoit-il la volonté de l'enfreindre ? Dieu me préserve de cette affreuse idée. Sbilouis parjure ! qui peut l'avoir connu et le croire ? Mon père vit des fautes dans ce code ; mais il se flatta que le temps, l'expérience, les feroient disparoître ; et qu'il ne resteroit que les avantages qu'on devoit en espérer : et je ne doute point que si le roi eût été secondé, il n'eût joui du prix de ses sacrifices. On le contraignit à déclarer la guerre, et on ne fit rien pour en assurer le succès, bien déterminé à le rendre responsable de nos pertes. Je passe des faits que la postérité seule peut juger ; et j'arrive à ce jour de *deuil qui vit* anéantir pour jamais nos





tre gloire, et où la confiance de mon père le livra à ses bourreaux.

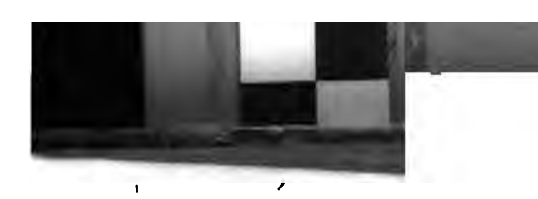
Depuis quelques jours, l'orage grondoit sourdement ; on voyoit s'agiter cette faction sanguinaire qui a couvert l'Inde de deuil. Les soutiens de notre ancienne grandeur croyoient l'instant favorable pour déterminer le Roi à un coup de vigueur. Les vrais amis de la liberté craignoient de la voir expirer dans les convulsions de l'anarchie ; les Japonois sourioient de loin aux maux qui alloient déchirer la plus belle partie de l'Asie : on ne dissimuloit pas que l'intention étoit d'assiéger le palais. Des bataillons farouches, venus des parties les plus méridionales de l'empire, excitoient le peuple au carnage. Ils s'avancèrent avec des armes meurtrières vers cette demeure qui devoit être sous la sauve-garde de la loi, suivis d'une foule immense, incertaine du parti qu'elle prendroit. La portion





la plus estimable des habitans de la ville s'étoit rangée autour de mon père, et au premiers rayons de l'aurore elle avoit juré de nous défendre.

Le soleil avoit à peine parcouru un tiers de sa course, que nous vîmes déserter une partie des citoyens sur qui nous avions compté ; il n'en resta qu'un petit nombre qui se joignit à la garde étrangère que mon père avoit conservée à sa solde. Ils mirent autant de courage que de fidélité ; mais leur sort n'en fut que plus à plaindre. Cependant, le danger augmentoit ; mon père en fit instruire le Sénat à plusieurs reprises sans avoir de réponse ; et quelques instans après, les magistrats du peuple se rendirent au palais, et engagèrent vivement mon père à se transporter avec sa famille au Sénat. Ma mère s'y opposoit, et je crois qu'elle avoit raison ; mon père n'en eût peut-être pas moins péri ; mais la posté-





rité n'auroit pas été en doute de sa conduite, il se fût au moins prononcé d'une manière non-équivoque. Sa défense étoit juste, il auroit repoussé la force par la force. On vouloit non seulement sa mort, mais rendre sa mémoire odieuse aux deux partis. Sa retraite auprès du Sénat étoit une trahison envers ceux qu'il abandonnoit dans son palais ; et les flèches que les agens de Sœbralna tiroient sur le peuple, comme si c'eût été par ordre de la cour, étoient un attentat. Aussi, dès ce moment n'eut-il plus d'amis, que quelques serviteurs fidèles qui, connoissant toute la droiture de ses intentions, ne l'accusèrent ni de cruauté ni de lâcheté. En traversant les jardins du palais pour nous rendre au Sénat, rien ne fut comparable aux dangers qui nous environnèrent. Parmi la foule des assassins qui se





pressoient sur nos pas, j'apperçus l'infâme Sœbrelna ; une joie atroce paroissoit dans ses regards. Dès que nous entrâmes dans le Sénat, on interrompit les délibérations, et on nous consigna dans une salle voisine, d'où nous pouvions tout voir, tout entendre. Le roi y attendit avec résignation ce que l'on décideroit de son sort ; nous ignorions celui des malheureuses victimes de leur attachement : mais le bruit des machines de guerre, les cris des combattans, venoient jusqu'à nous, et nous laissoient en proie aux plus vives alarmes.

Trois fois le soleil revint éclairer ces scènes d'horreurs, et nous étions toujours sous la sauve-garde du Sénat, qui avoit suspendu mon père de ses fonctions. Orgueil des rois, quelle terrible leçon ! Le plus puissant de tous, qui naguères dictoit des loix à l'Asie,





se trouve soumis à celles d'un Sénat qu'il avoit cru jusqu'alors composé de ses sujets. Ils décrétèrent enfin que nous serions transportés dans la tour de l'Ouest ; cette tour faisoit partie du Palais de ton père. Te le dirai-je, ô mon bien-aimé ! je sentis quelque soulagement à mes douleurs, en pensant que j'habitois le même lieu où tu avois été quelques années avant ; mais à peine pouvois-je espérer que l'air que ton haleine avoit embaumé, parviendroit dans notre froide prison. Nos tyrans avoient craint que le jour ne portât quelqu'allégement à nos peines, et c'étoit tout au plus s'ils nous en avoient laissé assez pour distinguer les meubles qu'ils y avoient fait transporter. Cependant, j'en reconnus quelques-uns qui avoient été dans le Palais de ton père. Il les a touchés, me disois-je ; et croyant sentir l'impression que tu y avois laissée, je crus





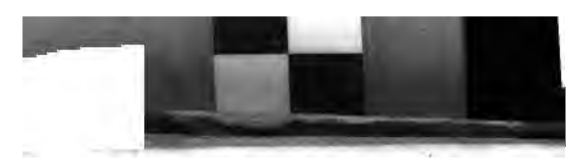
que j'étois moins malheureuse; et des larmes, les premières que j'eusse osé répandre, calmèrent l'horreur de ma situation. Avec quel courage mon père supportoit la sienne! L'espérance le berçoit-elle de ses songes mensongers? je ne le crois pas; et j'attribue plutôt sa tranquillité à sa parfaite résignation, qu'à la pensée qu'on lui rendroit un rang qu'il ne regrettoit que parce qu'il ne pouvoit plus espérer faire le bonheur des Indiens. Ma mère fondoit son courage sur d'autres idées; elle croyoit que ton père, aidé des puissances étrangères, viendroit la délivrer; elle pensoit que les liens du sang, l'intérêt même de leur sûreté, engageroient les monarques voisins à employer toutes leurs forces pour détruire la faction de Sœbralna. Ah! nous n'avons que trop appris qu'ils ne virent dans l'abaissement de notre mai-





son que l'espérance de partager les états de mon père, et que peu occupés de le délivrer d'une mort certaine, ils ne pensoient qu'à leur accroissement.

Cependant, la faction Sœbranarienne craignoit toujours que les portes de fer qui s'étoient fermées sur ma malheureuse patrie ne vinssent à s'ouvrir : elle crut qu'une mort prompte étoit plus certaine pour ses projets. Elle souleva le peuple, ou plutôt elle stipendia une troupe de scélérats qui se portèrent aux différentes prisons où l'on avoit enfermé les victimes qui avoient échappé aux massacres du palais de mon père. Sœbralna se flattoit que ces tigres énivrés de sang, forceroient la garde à laquelle les magistrats du peuple nous avoient confiés. J'ignore ce qui put empêcher l'exécution de leurs projets ; et j'ai pensé depuis, que Sœbralna, méprisé généralement, même par ceux qui le portoient





sur les dégrés du trône, avoit trouvé, à l'instant où il se flattoit de réussir, des hommes d'un caractère assez ferme pour s'opposer à ses vues ambitieuses; et qui n'étant pas encore assez puissans pour s'emparer des rênes du gouvernement, vouloient conserver en mon père un simulacre de Roi, jusqu'à ce que la Royauté abolie, ils pussent gouverner l'Inde, et se regorger des richesses, sous le règne de la plus désastreuse anarchie. Si mon père eut péri dans les massacres des prisons qui suivirent de peu de jours notre détention, Sœbralma étoit roi, et les tyrans que nous avons vus désoler ma malheureuse patrie, ne seroient pas sortis de la poussière. Ils arrêtèrent donc les canibales près de pénetrer dans la tour; ils se contentèrent de porter sous les fenêtres de ma mère, la tête sanglante d'une princesse du sang royal, qui étoit tombée sous leurs poignards et dont les restes palpitant avoit été comblés d'outrages.





. Ma mère ne put supporter cet affreux spectacle, elle tomba évanouie dans les bras de Selabius ; mon frère perçoit l'air de ses cris ; je pleurois ; et mon père pénétré jusqu'au fond de l'ame de ces sanguinaires exécutions, cherchoit en vain à déguiser la douleur dont son ame étoit déchirée. Hélas! on épioit jusqu'à nos moindres actions ; et par un rafinement de barbarie, inconnu même chez les despotes les plus cruels, la prison, cet asile où l'homme séparé de la société jouit au moins de la tranquillité et de la solitude, ne nous en offroit pas les douceurs.

On avoit inventé un supplice nouveau, Jamais, jamais nous n'étions seuls; deux hommes voués à la faction régnante, ou à celle qui aspiroit à régner, étoient sans cesse près de nous. On nous avoit enlevé les deux serviteurs qui s'étoient dévoués à servir mon père : ma mère fut séparée des *Dames* qui l'accompagnoient ; et ce





ne fut que par une grace spéciale, que mon père vit entrer dans cette triste demeure un des officiers du second ordre, qui lui avoit appartenu dans sa grandeur, et qui vint se donner à nous avec une générosité et une affection digne de faire l'admiration de tous ceux à qui ces tristes événemens seront connus. Crilba étoit son nom. A peine dans les jours de notre grandeur l'avions-nous apperçu dans la foule des hommes occupés dans le palais; mais son cœur digne du premier rang, fut dans notre délaissement l'asile de nos douloureuses pensées. Puisse le ciel le récompenser, et lui donner le sort le plus doux! Avec quelle intelligence il trouvoit les moyens d'échapper à la surveillance de nos gardiens pour nous instruire de ce qu'il nous importoit de savoir! Il conservoit des relations avec les déhors de cette formidable prison, par le moyen de sa femme, qui se chargeoit de faire passer à nos mal-





heureux amis de nos nouvelles. Quelquefois la jalouse inquiétude de nos géoliers leur faisoit craindre ces communications, et la femme de Crilba elle-même ne fut pas toujours certaine d'échapper au sort qui nous accabloit. Un jour, ils lui firent subir l'interrogatoire le plus sévère ; mais sa présence d'esprit la sauva, et nous conserva les allégemens que son zèle apportoit à nos souffrances.

Nous passâmes quelques mois dans un état de tranquilité apparente ; on conservoit encore quelques égards pour mon père, et au moins ne nous refusoit-on pas ce qui pouvoit nous être absolument nécessaire. Nous passions les jours sans nous quitter un seul instant : pendant ce temps, pas un reproche, pas un murmure, n'échappèrent à mes illustres parens. Je le demande à ceux qui jugent de sang froid et qu'aucune passion n'aveugle : seroit-il possible que des êtres souillés des crimes dont on a osé flétrir





leur mémoire, conservassent cette égalité d'ame, cette douce et mutuelle bienveillance ? L'amitié, les sentimens de la nature s'éteignent dans l'ame des scélérats ; et je l'atteste à la postérité, jamais on ne vit une aussi touchante union que celle qui régna parmi nous pendant tout le temps qu'on nous permit d'exister ensemble. Ah ! quelquefois je me persuadois que les monstres qui nous avoit privés de la liberté, se contentéroit de nous soustraire pour jamais à la scène tumultueuse de la vie ; et je me disois : puisse ma vie entière couler auprès des auteurs de mes jours ! Te le dirai-je, mon bien-aimé ! mon ame avoit tellement été fatiguée des horreurs qui s'étoient succédées sous mes yeux depuis quatre années, que je trouvois ces murs impénétrables un abri contre la tourmente qui nous avoit battus sans cesse depuis cette étonnante révolution et je ne doute point *que Sbebralna* ne nous eût laissés dans ce





tombeau finir nos déplorables jours, si le chef de cette faction dont j'ai déjà parlé, et qui commençoit à sentir sa force, n'eût pas fait agir celle de Sœbralna pour nous précipiter dans le dernier dégré du malheur. Cet homme dont le nom seul appelle l'indignation des races futures au souvenir de ses forfaits, je ne le trace que d'une main tremblante, Ximacelem ayant reçu de la nature une ame de boue si toutefois il en avoit une, nourrissoit les vues sinistres qu'il développa. Mais il sentoit qu'il avoit encore besoin de Sœbralna que le prestige d'idolatrie pour les princes de notre sang n'étoit pas encore détruit; que s'il osoit se présenter sur les dégrés du trône, il en seroit repoussé. Il falloit donc que ce fût ce prince qui en arrachât mon père; il falloit le laisser s'enivrer de l'idée que les peuples lui offriroient la couronne teinte du sang de Sbiloüs, afin qu'il osât jurer la mort du plus juste et du meilleur des





hommes. Il réveilla donc l'ambition de Sœbralna, qui bientôt, ou du moins ses agens, car il n'avoit pas l'audace du crime, firent demander au sénat par toutes les provinces de l'Empire le jugement de celui qui par le code qu'il avoit accepté, devoit être au-dessus des lois. Déjà de nouveaux Sénateurs avoient remplacé ceux qui nous avoient fait conduire dans la tour de l'Ouest. Sœbralna et Ximacelém faisoient partie des représentans de la plus aimable nation de l'univers. Nommerai-je ceux qui surent, à force d'intrigues trouver place dans ce Sénat ? Non, plutôt que leur nom demeure dans l'oubli....

Je ne serai ni partial ni injuste : ce redoutable sénat, dont les décrets ont détruit ma malheureuse famille, réunissoit des hommes doués des qualités les plus brillantes. Beaucoup étoient de bonne-foi, et vouloient le bonheur de l'Inde ; *mais ils furent comprimés par une inso-*

lente minorité, qui, non contente d'voir desséché jusque dans sa racine notre tige flétrie, mit la patrie à deux doigts de sa perte. Enfin, il fut décidé que mon père seroit jugé. Là, cessèrent pour nous ces heures, sinon heureuse, au moins tranquilles, où mon père se plaisoit à nous former aux vertus, à développer les talens que nous avions reçus. Un décret ordonna que nous serions séparés de lui, et je ne le revis qu'au moment terrible qui nous priva pour toujours du plus tendre des pères.

Nos appartemens n'étoient plus les mêmes depuis quelque temps; mais nous nous réunissions dans celui de mon père dès les premières heures de la journée. Quels furent la douleur et l'effroi que j'éprouvai, lorsque nous voulûmes inutilement nous rendre auprès de lui! Nous avions su par Crilba que le procès alloit s'instruire; mais nous espérions que ce ne seroit point une raison pour nous sé-

parer. Je prévis, à cette inutile rigueur, tout ce que nous avions à redouter; mais il falloit nous soumettre. Ce qui causoit à ma mère et à ma tante le plus grand chagrin, c'étoit l'impossibilité d'avoir aucun détail de ce qui concernoit mon père. Grilba lui restoit attaché et ne pouvoit plus communiquer avec nous. Deux serviteurs fidèles, de la foule de ceux du palais, avoient su tromper la surveillance de nos gardes. Ils s'étoient présentés comme des hommes de peine, et ne craignoient ni la fatigue ni les dangers s'ils étoient découverts. Ils trouvèrent le moyen de nous faire parvenir des lettres de mon père et de lui porter nos réponses. Je les ai toute conservées : ces précieux témoignages de ses vertus et de son amour, je les ai dérobés à nos tyrans; je les portai enfermés dans une ceinture sous mon corset. Je les transcris ici pour les conserver à la postérité : le temps et *les larmes dont je* les arrose encore cha*que jour*, finiroient par les effacer.

# LETTRE PREMIERE.

*Shiloïs à Rainelord.*

Du 4e. jour de la 12e. lune.

JE l'ai reçu, ce témoignage de votre affection, de la tendresse de mes enfans, de la touchante amitié de ma sœur, et il a soulevé le poids de la douleur dont mon ame est accablée. Crilba m'assure que je puis sans danger pour lui, car rien ne peut redoubler ceux qui nous environnent, vous répondre. Il n'y aura donc point de jours où vous ne sachiez, madame, ce qui m'intéresse. On m'a rendu les moyens d'écrire pour ma défense, et je m'en servirai pour m'entretenir avec des objets qui me sont si chers. Ma correspondance peut-être ne sera pas longue.... Je n'ai rien de bien important à vous marquer aujourd'hui : j'ai vu des mandataires du peuple, ou du moins qui





se qualifient tels, et qui ne sont autres que les agens de Sœbralna ; ils m'ont dit qui je pouvois choisir des conseils. J'ai demandé celui a rédigé les nouvelles lois par lesquelles ils prétendent me juger!.....; c'est assez leur dire que je ne crains point qu'on me convainque de les avoir trahies. Je serois de votre avis, si je ne consultois que la fierté du rang dont la fortune m'a précipité; je ne chercherois point à me défendre, et m'en tiendrois au simple appel au peuple sur la conduite que l'on a tenue avec moi depuis cinq lunes. Mais, quoique je sois intimement persuadé que tout ce que je pourrai dire sera sans succès, et que Sœbralna a résolu ma perte, je ne dois pas moins employer tous mes efforts pour empêcher un crime dont je serois coupable si je négligeois les moyens qui me restent pour les empêcher de le

commettre

commettre. Au reste, celui qui tient en ses mains nos destinées, compte nos jours; et si les miens sont remplis, nulle puissance humaine ne pourroit les prolonger; comme aussi Sombrahna n'emploieroit qu'inutilement ses horribles complots si je dois vivre encore... Adieu, madame, embrassez tendrement ma sœur et mes enfans, et croyez que je n'oublirai jamais les marques d'attachement que vous m'avez données depuis ma captivité.

---

## LETTRE II.

*Sbiloüs à Irma.*

Le 19e, jour de la Iere lune.

Il y a aujourd'hui quatorze ans, ma fille, que je t'ai reçu dans mes bras. Aujourd'hui ton jour de naissance, et être privé du plaisir de te voir! Quel contraste de cette tour lugubre à ce brillant palais où tu vis la lumière, de *cette foule* immense qui se pressoit à

l'envi, pour voir l'enfant à qui la Reine alloit donner le jour, et de cette solitude où nous sommes condamnés ; de ces bénédictions, de ces vœux que l'on offroit de toutes parts à l'Etre des Etres, pour vous, ma fille, pour votre mère, et de ces cris de mort qui ne retentissent que trop jusque sous cette voûte funèbre ! Est-ce le même peuple ? n'êtes-vous plus la fille de leur Roi ?

Si jeune encore, ma chère Irma, vous avez senti toutes les douleurs ; mais pensez que l'affliction est à l'homme vertueux ce que le creuset est à l'or. Enivrée dans votre enfance du poison de la flatterie, vous vous disiez avec complaisance : Je suis fille du grand Roi de l'Asie, et ma mère ne lui cède en rien, ni par la grandeur de sa race, ni par les héros qu'elle a produits ; qui pourra m'égaler en gloire et en richesses ? quel monarque ne s'énorgueillera pas de l'espoir de mon alliance ? Peut-





être un sentiment plus tendre vous ramenoit à un choix plus conforme à notre goût ; et la seconde place à la cour de votre frère, vous paroissoit assez brillante pour satisfaire vos desirs. Projets ambitieux, amour légitime, rien n'a résisté devant le torrent d'une révolution que nos neveux croiront à peine : aucun souverain ne rechecche votre alliance; et celui que votre cœur avoit distingué, et dont j'approuvois les vœux, a suivi son père, malgré tout ce que j'avois pu dire à mon frère pour qu'il ne quittât pas la terre qui nous avoit vu naître. Il a fait plus encore ; il a sollicité les puissances étrangères pour rentrer à main armée dans ces tristes contrées : ses projets ont échoué, et il n'en a recueilli que la haine des Indiens. Cependant, si le sort cesse de nous persécuter, si je puis obtenir de quitter l'Inde, où ma présence ne pourroit plus que fomenter l'esprit

de discorde : alors, si mon neveu renonçant à tous projets hostiles contre sa patrie, veut revenir dans notre humble retraite, je vous promets d'unir vos destinées : et crois, ma chère fille, qu'elles pourront alors être plus heureuses que tu n'eusses pu l'espérer dans la pompe des cours.

Tels sont les vœux que j'adresse au ciel dans ce jour où il m'a donné pour la première fois le bonheur d'être père! Puissions-nous obtenir cette faveur du ciel! Et si je succombe sous les traits de l'infâme Sœbralna, et que tu échappes, comme je n'en doute pas, à la proscription de ta famille, souviens-toi de ma volonté, et reçois la main du prince mon neveu, à condition qu'il cessera d'être l'ennemi de son pays. Voilà les dernières volontés d'un père et d'un ami qui te bénit et te recommande ton frère.

# LETTRE III.

*Skiloüs à Selabius.*

Le 20e. jour de la 12e. lune.

CE n'étoit pas assez de m'avoir précipité du faîte des grandeurs dans les horreurs de la captivité, d'avoir fixé les regards de l'Europe sur mes malheurs, il falloit les rendre presqu'insupportables, en me privant des seules consolations qui pouvoient les adoucir; il falloit que je ne visse plus mes enfans, ma femme, et vous, ma sœur; vous, dont l'héroïque constance a bravé les périls qui m'environnoient, pour partager mon sort. O ma chère Selabius! vous dont les graces et la vertu eussent fait l'ornement du trône, votre amitié vous a attaché au plus infortuné des hommes? Bientôt ils seront brisés ces liens que la nature, l'habi-

tude et une mutuelle estime avoient rendu si tendres. Oui, ma sœur, ils veulent ma mort, nous ne pouvons nous le dissimuler : préparez-vous avec courage à cette douloureuse catastrophe ; préparez-y la Reine : je ne vois qu'un miracle qui puisse me sauver. Cependant, Crilba assure que le plus grand nombre de ceux qui veulent me juger, n'oseront prononcer que l'exil ; mais l'or de Sœbralna peut en détacher une partie, et pour peu que le nombre exède je suis perdu ; que dis-je ! si je ne pensois qu'à moi, je ne verrois qu'avec tranquilité la fin de mes longues souffrances ; mais je sens les douleurs que vous éprouverez et celles de mes fidèles serviteurs, je dis plus : les regrets inutiles d'un peuple abusé ; et... On vient m'avertir que mes conseils vont venir ; celui que j'avois demandé a refusé ; d'autres se présentent. Hélas ! peu importe ceux qui s'en chargeront,

je crois que leur peine sera bien inutile.
Adieu, ma sœur; continuez vos soins à mes enfans, à ma femme : au moins, ne me sera-t-il pas refusé, quel que soit mon sort, de vous en marquer ma reconnoissance, en vous serrant encore une fois dans mes bras.

---

## LETTRE IV.

*Sbiloüs à Rainelord.*

Ce 21 e. jour de la 12 me. lune.

QUI m'auroit dit, madame, que je pourrois, séparé de vous et de tout ce qui m'est cher, livré aux cruelles anxiétés d'une position dont les siècles n'offrent aucun exemple, éprouver un moment de bonheur; que des larmes de reconnoissance, je dirois presque de joie, s'échapperoient de mes yeux? C'est cependant ce que j'ai éprouvé en voyant le respectable Lersalbem. Ce bon vieillard s'est précipité dans mes bras; je l'ai

[redacted]



serré contre mon cœur. Quelle foule d'idées s'est présentée à moi ! Le dirai-je ? l'action sublime qu'il a osé faire en se consacrant à ma défense, m'a fait goûter un sentiment qui jusqu'alors m'avoit été inconnu. Ce n'est point au Roi qui consacre les derniers momens de son existence, c'est à son ami, c'est à l'innocence opprimée ! Il m'a réconcilié avec mon espèce, en me prouvant qu'il y a encore des hommes vertueux, et à la pensée qu'il y en a peut-être encore beaucoup que je ne connois pas.

J'ai senti que je quitterois la vie avec moins de regret, en me disant : les momens de troubles disparoîtront ; les scélérats que Sœbralna soudoie, et ceux plus dangereux qui suivent les pas de Ximacelem, seront plongés dans la nuit du tombeau ; et les amis de l'ordre, ceux qui, comme Lersalbem, conservent des vertus, veilleront au salut de

l'Empire, et y rameneront le calme et l'abondance.

O vous qui m'avez précipité du trône que mes pères occupoient depuis tant de siècles, puissiez-vous être heureux, et je ne regrette pas la vie! Demain je ne pourrai vous écrire, la journée entière sera consacrée à signer les pièces qu'on m'oppose comme conviction de mes prétendus crimes; ce travail sera aussi long que douloureux. Puisse le dieu qui ne nous afflige que pour nous éprouver, me donner le courage et la modération qui me sont nécessaires! c'est la seule demande que je lui fasse pour moi. Je réunis toutes les puissances de mon ame pour qu'il verse dans la vôtre, madame, dans celle de ma sœur, toutes les consolations que lui seul peut donner. Adieu, pressez vos enfans dans vos bras, et que leurs tendres caresses soulagent vos douleurs.

---

## LETTRE V.

*Sbiloüs à Raimelord.*

Le 22e. jour de la 12e. lune.

J'AI passé une nuit agitée : le plan de machination que j'ai vu si clairement tracé dans le choix des pièces à l'appui desquelles on prétend me juger, le prouve évidemment. Ou elles portent sur des faits qui n'ont point un rapport direct aux fonctions que le code de lois me laissoit, ou elles sont d'une autre écriture que la mienne, mais si parfaitement imitée, qu'il sera infinimen difficile que ceux qui n'ont pas une extrême habitude de distinguer les différens caractères, n'y soient pas trompés. Ainsi, je n'aurai pas même pour moi les honnêtes gens qui composent ce sénat; car je ne puis croire qu'il n'y en ait pas un très-grand nombre ; mais ils n'auront *ni le temps*, ni les moyens de s'as*surer de la fausseté* de ces pièces. D'au-

tres sont des plans qui m'ont été adressés et que j'ai refusé de mettre à exécution ; beaucoup d'autres ont été placés dans mes papiers et dans ceux de mes ministres, au moment où le peuple se porta en foule dans mon palais. Aucun ordre judiciaire n'a été suivi ; et c'est sur de telles preuves que l'on va prononcer sur la vie, je ne dis pas d'un Roi, puisque la volonté souveraine du peuple a décidé que je ne l'étois plus, mais d'un homme ! Voilà ce qui m'afflige jusqu'au fond du cœur ; car s'il se conduisent ainsi avec moi, à combien plus forte raison se conduiront-ils de même avec mes amis. Mes conseils voudroient que l'on nommât des experts ; mais il n'en sera pas accordé. On ne donne que huit jours pour une affaire qui demanderoit plusieurs mois du plus sérieux examen. Lersalbem est si persuadé qu'il n'y a nulle justice à attendre, qu'il se bornera à demander que je sois jugé selon





per ou corrompre nos gardes, que deviendrions-nous? Eussions-nous le bonheur de nous joindre à quelque réunion d'hommes qui croient à la possibilité de rétablir dans l'Inde l'ancienne monarchie, il faudroit donc opposer Indiens contre Indiens, et voir égorger l'un par l'autre ceux que si long-temps j'ai dû regarder comme mes enfans, et que je dois à présent considérer comme mes frères? Quelle victoire que celle dont les lauriers seroient arrosés de leur sang! Mais à quoi serviroit-elle, quand même elle ne seroit pas si douloureuse? Pouvez-vous douter que les jours de gloire de ma maison sont passés; que les peuples toujours libres de changer leurs chefs ou de se gouverner eux-mêmes, ne veulent plus reconnoître notre voix? Avez-vous pu méconnoître cette volonté suprême, dans la résistance que la nation en masse a opposée à l'entrée des *princes coalisés* sur le territoire indien?





Ils ont été forcés de fuir devant l'armée nationale. Si les Indiens eussent desiré notre délivrance, ils auroient reçu ceux qui paroissoient vouloir me rétablir sur le trône, avec les témoignages de la plus sincère amitié ; et se joignant aux phalanges étrangères, il seroient venus jusqu'aux remparts de cette ville nous redemander aux satellites de Sœbralna ; mais loin de favoriser leurs projets, ils les ont chassés du royaume, et bientôt ils en ont reculé les limites pour punir ceux qui avoient osé résister à leur volonté. Il seroit donc inutile d'espérer les remettre sous le joug ; Sœbralna ou Ximacelem leur en préparent un plus cruel, mais ils le secoueront. Laissons donc un champ libre aux destins de l'Inde, et ne tentons pas d'inutiles efforts : bornons-nous à espérer que l'on nous laissera la liberté de nous retirer dans le Mogol, où nous pourrons passer encore des jours heureux, libres

des soins pénibles de la royauté : là nous apprendrons à nos enfans à vivre en hommes. Voilà mon seul espoir, mon unique desir. Répétez donc à ma femme que je lui demande comme son époux, que je lui ordonne comme Roi, de renoncer à toute entreprise contraire au plan que je me suis formé. Si je meurs, je veux mourir avec le sentiment de mon innocence, et je le perdrois en faisant répandre volontairement une seule goutte de sang. Adieu, ma sœur, mon amie jusqu'au dernier soupir, je serai pour vous le plus tendre des frères.

## LETTRE VII.

*Shiloüs à Rainelord.*

Du 25e. jour de la 12e. lune.

AH ! ne déchirez pas mon cœur par des reproches que je ne mérite point. Non, madame, vous ne doutez pas de mon affection pour vous ; elle a toujours

[redacted]



été le premier mobile de mes actions : et sûrement les sacrifices que vous m'avez faits, en restant constamment près de moi dans ces jours de terreur, l'auroient accrue s'il eût été possible. Mais plus vous m'êtes chère, plus je dois vous supplier de ne point tenter des entreprises téméraires qui vous envelopperoient dans le malheur qui me menace. Vous n'avez rien à craindre : que pourroit-on vous reprocher ? Mais, si vous causez un soulèvement par quelque moyen que vous puissiez employer, alors rien ne pourroit vous soustraire à la vengeance nationale. Ah ! n'empoisonnez pas mes derniers momens par des alarmes sur votre sort ; que je puisse, si je dois descendre dans la tombe, me dire : Il reste une mère à mes enfans, une amie à ma sœur. Je suis si persuadé que rien ne remplace les soins d'une mère pour ses enfans, que j'ai préféré l'af-
-euse privation de ne les point voir tant

que mon procès s'instruira, à les éloigner de vous un seul moment. Ah! puissent-ils toujours sentir ce qu'ils vous doivent, et que leurs soins, leur respect, adoucissent dans tous les instans votre pénible existance! Pardonnez-moi les maux que vous souffrez; et croyez que je ne regretterois pas la vie, si ma mort, assouvissant la haine qui nous poursuit, vous rendoit enfin la liberté et le repos. Demain je vais paroître devant ce redoutable Sénat, où je pourrois espérer trouver justice et protection, si les complice de Sœbralna n'avoient tout préparé pour tromper la religion de ceux qui le composent.

---

## LETTRE VIII.

### *Sbiloüs à Rainelord.*

Le 27e. jour de la 12e. Lune.

Il étoit trop tard hier, madame, pour *que je vous* rendisse compte de ce qui





s'est passé. J'ai donc encore une fois vu des hommes, car puis-je donner ce nom à ceux qui sont soudoyés par Sœbralna pour m'abreuver d'outrages? Le peuple se pressoit sur mon passage comme aux jours de ma puissance; mais le silence le plus profond étoit observé. Cependant, j'ai distingué quelques-uns de nos amis : du plus loin que je les ai apperçus, j'ai détourné la tête; non que je craignisse de rencontrer leurs regards attendris, mais parce que je tremblois qu'ils n'interprêtassent un signe involontaire, et qu'ils ne tentassent un soulèvement qui, dans la disposition où étoit la garde, auroit été funeste aux deux partis.

Quand j'ai été introduit dans la salle du Sénat, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler les deux époques si différentes où j'y avois paru : celle où je leur vins annoncer mes intentions qu'ils écoutèrent si peu, et celle où nous





fûmes avec tant de bonne foi nous livrer à eux. On m'avoit préparé un siège, faveur bien extraordinaire, qui prouve qu'ils conservoient encore quelque reste de respect pour l'ancienne idole de l'Inde. Je parlai quelques instans: on m'écouta dans le plus grand silence : je promenai mes regards dans cette vaste enceinte dont le peuple remplissoit les tribunes ; je n'y vit que des visages livides et havres. Il sembloit que la fureur desséchoit en eux le principe de la vie : leurs yeux étincelloient d'un feu sombre, la contraction des muscles de leur visage annonçoit l'agitation que le desir du crime leur fait sans cesse éprouver.

La menace et l'insulte erroient sur leurs lèvres, et n'étoient contenues que par la rigueur du décret qui défendoit le moindre mot ; mais ils encourageoient de leurs regards Ximacelem, qui, à son tour, leur promet-

toit par signes l'accomplissement de leurs vœux. Je reconnus les mêmes femmes qui étoient venues nous enlever de notre palais, pour nous conduire dans la capitale ; les mêmes qui se trouvèrent au moment où l'on nous ramena, lorsqu'en m'éloignant je voulois conserver la faculté d'exprimer librement mon opinion. Elles paroissoient toutes dévouées à Ximacelem, cliens dignes d'un tel patron. Je fus quelque temps sans appercevoir Sœbralna ; enfin, je le remarquai dans la partie la plus élevée de la salle ; mais il s'y tenoit caché derrière ses sublimes amis, et paroissoit plutôt y avoir été placé, que d'avoir eu de lui-même le courage de s'y asseoir. Il étoit pâle, tremblant : je le fixai, il baissoit les yeux, non par un mouvement de repentir, mais de honte. Je pensai d'abord à le récuser comme mon parent : mais je rougis tellement d'imaginer qu'un monstre pareil fût de *ma famille*, que j'aimai mieux,

au hasard, que sa seule voix décidât de ma vie, lui laisser prononcer son vote, que de rappeler ce que je voudrois que l'univers oubliât.

Mon conseil parla près de trois heures, et fut entendu avec assez d'indifférence, quoique son plaidoyer fût sagement et correctement écrit, sans cependant avoir cette éloquence brillante qu'un sujet d'une si grande importance pouvoit comporter : mais il étoit assez égal qu'il fût bien ou mal. Chaque parti avoit pris sa résolution avant de l'entendre ; les uns, de ne pas juger, parce qu'ils ne croient pas pouvoir cumuler les fonctions judiciaires et législatives ; les autres, quoique convaincus de mon innocence, n'en veulent pas moins tenir la parole qu'ils ont donnée à leurs chefs, de me condamner à mort. Voici Lersalbom et ses respectables collègues qui viennent m'apporter les con-

[redacted]



solations de l'amitié : je vous quitte, madame, pour les recevoir. Dites à ma chère Selabius que ce sera à elle que j'éctirai demain.

---

## LETTRE IX.

### *Sbiloüs à Selabius.*

Le 28e. jour de la 12e. lune.

J'ÉPROUVE, ma chère Selabius, une grande tranquillité depuis le moment où j'ai fait entendre mes défenses au sénat. Je vous avois déjà dit que je regardois cette pénible tâche comme un devoir pour n'être pas responsable du crime qu'ils commettront, suivant toutes les probabilités. A présent, j'attends leur décision avec autant de calme que s'il étoit question d'une affaire qui me fût absolument étrangère. Si je pouvois

être seul, ou avec ma famille, j'attendrois encore plus tranquillement le moment qui fixera mon sort ; mais je voudrois qu'il le fût promptement : l'incertitude est le plus grand des maux. Quelle que philosophie que l'on ait, quelle que raison qu'on puisse avoir de desirer d'être délivré d'une existence douloureuse, le vœu de la conservation se fait entendre par intervalles, et alors on n'est plus d'accord avec soi-même. Vous voyez, ma sœur, que je vous parle bien franchement de ce que j'éprouve. Oh ! je pourrois ouvrir de même mon cœur à mes plus cruels ennemis ; ils n'y verroient rien dont ils pussent se servir pour l'exécution de leur complot. Les détails que vous me faites de vos occupations journalières, me font un sensible plaisir ; continuez à me les faire passer avec la même exactitude. Vous





avez bien raison, je suis au milieu de vous; et si enfin la mort brise les doubles liens qui me retiennent loin de ce que j'ai de plus cher, j'entendrai le son de votre douce voix; je verrai les jeux innocens de mes enfans; et de tous les biens qu'un Dieux juste et bon destine à ceux qui en sont dignes, ce n'est pas le moindre.

---

## LETTR X.

*Shiloüs à Rainelord.*

Le 29e. jour de la 12e. Lune.

LERSALBEM m'apporte chaque jour les opinions des sénateurs, qui paroissent: je vois que beaucoup veulent me sauver, mais je doute qu'ils y parviennent; et si je ne pensois, madame, à la douleur que vous causera ma mort, je





ne le desirereois que foiblement, à moins qu'on me permît de quitter l'Inde; car il est certain que je ne pourrois y rester sans être sans cesse froissé par les différentes factions qui vont se succéder. Quelquefois l'espérance, cette fille du ciel qui accompagne l'homme jusque sur le penchant de l'abime, vient présenter à mon imagination des rêves enchanteurs. Je me vois réuni avec toute ma famille dans les fertiles montagnes du Mogol : là j'entends au lever de l'aurore le chant joyeux des oiseaux; je me lève, et au moment où le soleil déploie ses premiers rayons, je salue celui qui donne le mouvement et la vie à ces corps lumineux qui marquent également et les jours de notre gloire et ceux de notre infortune. Je poursuis à la course les timides habitans des bois, je porte à notre cabane ceux qui tombent sous mes coups ; j'arrive à l'heure de votre réveil; une conversa-

tion aimable dissipe les souvenirs que ma promenade solitaire avoit réveillés. Je vais avec vous dans notre jardin qui, sans avoir la grandeur et la magnificence de ceux que nous possédions dans l'Inde, m'offre encore plus de charmes; c'est vous qui en avez donné le plan : qui eut jamais votre goût? La chaleur du jour nous force-t-elle de rentrer, je prends cet instant pour donner à mon fils des instructions qui le rendront capable de ne pas sentir la nudité d'un front qui étoit destiné à porter un diadême. Un repas, aussi simple qu'abondant, répare nos forces : je passe quelques momens dans le repos; puis, je lis des ouvrages intéressans, tandis que vos doigs manient avec grace ou l'aiguille ou le fuseau. Une promenade aux environs de notre habitation, que nous ne terminons qu'après avoir vu le soleil disparoître derriere les hautes montagnes qui abritent notre retraite,

jamais si l'on doit entrer dans les détails, ou se borner à diriger les grands rouages de cette immense machine, tandis que des agans secondaires abusent de la portion de puissance que vous êtes forcé de leur confier; gémir sans cesse sur les maux que leur incapacité ou leur scélératesse entraîne; être l'objet de l'envie de plusieurs millions d'hommes qui ne nous rendent pas justice, et qu'on ne pourroit contenir dans l'obéissance que par une verge de fer, qui, rompue souvent dans les mains du despote, le blesse de ses éclats? Je m'étonne bien moins que les hommes aient dit à un des leurs: Gouverne-nous, pour nous éviter l'embarras de nous gouverner nous-mêmes, que tes enfans te succèdent pour nous éviter la peine de te choisir un successeur, qu'il se soit trouvé des hommes assez audacieux pour se charger de ce pénible emploi.

Te préserve le ciel, ô mon cher fils! d'être jamais forcé de remplir cette place dont l'élévation rend la chûte si terrible. Que l'exemple de mes malheurs te serve de leçon! Tu es encore trop jeune pour juger de ma conduite; mais tu la connoîtras un jour: tu verras que jamais monarque n'aima plus sincèrement le peuple confié à ses soins; et cependant tu vois que je n'ai d'autre vœu à former que l'exil, et que peut-être n'obtiendrai-je pas cette grace! Je la desire pour vous, mon fils; je tremble en vous voyant confié après ma mort à des scélérats qui corrompront votre cœur, dont l'intérêt sera de vous rendre digne du mépris de la nation, sur qui, suivant les antiques lois de la monarchie, vous étiez destiné à régner. Mais le malheur a dû développer votre raison; et il vous est possible de comprendre dès ce jour que vous ne pourrez conserver l'estime de vous-même, qu'en ne vous laissant effrayer par aucune me-

nace, ni séduire par aucune promesse ; que la vérité devroit, comme le disoit un de nos ancêtres, se réfugier dans votre cœur, si elle étoit bannie de la terre entière ; que la mort n'est qu'un instant de souffrance qui nous conduit au port. Tant que le ciel vous conservera votre mère et votre tante, je ne craindrai pas de vous voir devenir un mal-honnête homme ; et je prie le Dieu de nos pères, si vous restiez livré aux soins perfides des méchans, et qu'ils détruisissent en vous les principes de l'honneur, de trancher des jours qui feroient l'opprobre de vos races, avant que, rendu à la liberté, vous présentiez à vos semblables l'hideuse image d'un fils dénaturé.

Ne croyez cependant pas que je vous demande vengeance pour les maux que je souffre ; je mériterois alors la sentence injuste qu'l'on va prononcer sur moi : je vous recommande, au contrai-





re, l'oubli des outrages que l'on m'a fait souffrir, comme je vous prie de récompenser, autant que vos moyens pourroient vous le permettre, les serviteurs fidèles et les amis qui m'ont donné des marques non équivoques de leur attachement. Le mien pour toi, mon cher fils, durera jusqu'au dernier battement de ce cœur vraiment paternel.

---

## LETTRE XII.

*Sbilotts à Raïnelord.*

Du 3e. jour de la Iere. lune.

QUELS vœux formez-vous? Ah! madame, en vous remerciant bien sincèrement du sentiment qui vous les dicte, je ne puis en desirer l'accomplissement. Moi, reprendre le fardeau de la royauté, quand même les Indiens le voudroient, et ils sont bien loin de le vouloir! Ah! ce n'est pas celui qui fut le premier à leur rendre leurs droits, qui consentiroit à les en priver. Qu'ils me rendent l'estime qu'ils me doivent, et me laissent jouir avec eux de la liberté; je ne leur demande rien de plus. Je sais que vous traiterez peut-être d'apathie cette opinion; mais croyez qu'elle est le fruit d'une longue et profonde *méditation.* Vous avez lu ce que j'écri-





vois à mon fils sur les malheurs des rois, c'étoit l'expression de mes sentimens. Si je n'avois pas craint, il y a quatre ans, de vous affliger, j'aurois abdiqué une couronne qui chanceloit sur mon front, et je me serois évité, ainsi qu'à vous tous, les maux qui m'affligent, et un crime à ceux qui dans cet instant osent me juger. Mais j'ai cru que le temps rendroit possible ce que je voyois dans le moment si difficile; et voilà la seule faute que j'aye à me reprocher. Je devois refuser d'accepter, comme roi, un code de lois où je ne pouvois faire le bien, et rentrer dans la classe des citoyens, où je pouvois encore être heureux. Mais à quoi servent des regrets!... Celui qui conduit tout au terme que sa volonté a marqué, nous laisse prendre le parti qui y mène, quoique nous ayions des lumières nécessaires pour l'éviter. Tout est arrivé ainsi, parce qu'il étoit écrit de tout temps que cela

cela arriveroit. Il ne me reste plus qu'un grand exemple à donner, et j'espère qu'il m'accordera de ne rien faire d'indigne du haut rang où il m'avoit placé. Voilà le vœu que je vous supplie, madame, de faire pour moi ; et aucun ne me prouvera autant votre attachement pour le plus fidèle époux.

---

## LETTRE XIII.

*Sbiloüs à Selabius.*

Du 9e. jour de la Iere. lune.

Des douleurs physiques, sans aucun danger, ne m'ont pas permis ces jours-ci, ma chère sœur, de vous écrire, ni à Rainelord. Crilba vous en a fait prévenir : rien n'est comparable aux soins qu'il a eu de moi. Hélas ! je crois que ce n'est pas trop la peine de ménager ma santé qui, sûrement, ne me conduira pas à la vieillesse ; mais on n'aime point à *souffrir* : et quoi qu'en disent les Stoï-

ciens ,





ciens, la douleur est vraiment un mal. Je me suis trouvé fort aise d'en être délivré pour le peu de jours qui me restent. Voilà ce qui me fait envisager le genre de mort qui m'est, selon toute apparence, préparé, avec une extrême tranquillité : elle est si prompte. Je m'apperçois, ma chère Selabius, que je remets toujours sous vos yeux ce moment qui vous affligera sûrement beaucoup plus que moi; mais j'ai besoin de m'en occuper, car il est bien certain que la surprise rend seule les maux intolérables. Un malheur auquel on s'atend, perd, sans que l'on s'en apperçoive, une grande partie de son acreté. D'ailleurs, si je me trompe dans mes conjectures sur l'influence de la factionSœbralnarienne vous conviendrez que je me prépare un grand plaisir; que ce sera pour moi une espèce de résurrection. Avec quelle joie je me retrouverois dans vos bras! Je suis encore affoibli de ce que j'ai

souffert, et je ne pourrois écrire plus long-temps. Mais que je vous parle de mes sentimens, ma tendre sœur, ou qu'ils soient renfermés dans mon sein, ils n'en sont pas moins tendres dans ce cœur qui ne vit que pour vous et les malheureux compagnons de notre infortune.

---

## LETTRE XIV.

*Sbiloüs à Irma.*

Ce 9e. jour de la Ière. Lune.

QUE je reçois vos lettres avec plaisir, ma chère Irma! Que les sentimens qu'elles expriment portent de consolation dans mon cœur! Douce et tendre créature, puisse le Dieu de toute bienveillance vous récompenser de votre piété filiale! Oui, vous le serez un jour, vos malheurs finiront; unie à l'objet de votre tendresse, vos enfans vos rendront le *respect et* l'amour que vous avez pour





votre mère et pour moi. Inspirez ces sentimens à votre frère ; qu'il soit digne de vous, et je ne demande rien de plus pour lui au créateur de ce triste univers. Je me porte parfaitement bien aujourd'hui ; assurez-en votre mère et votre tante, que j'embrasse par vous aussi tendrement qu'il est possible, sans oublier votre frère, à qui je recommande bien de suivre en tous vos conseils. Adieu mon enfant ; je t'aime de toute la puissance de mon ame.

## LETTRE XV.

*Sbiloüs à Rainelord.*

Le 11e. jour de la Ière. lune.

NON, madame, il ne vous est pas permis de disposer des jours que le grand Etre nous a comptés ; et malgré tout ce que la philosophie peut dire en faveur du suicide, je ne l'appellerai point lâcheté, comme quelques autres, mais crime, sur-tout dans la position où nous nous trouvons. Pourquoi ôter à ceux qui vont me juger, la possibilité du repentir? Quand je serois même arrivé jusque sur les marches de l'échafaud, je croirois possible qu'ils changeassent de pensées. D'ailleurs, dans une révolution où toutes les possions s'entrechoquent sans cesse, Sœbralna peut être *victime de* ses noirs projets avant de *m'avoir entraîné* dans l'abîme. Au sui-





plus, je ne vous cache point que je ne crois pas que la multitude supporte l'affreux spectacle qu'on lui prépare. Je sais qu'on n'épargnera rien pour égarer une partie du peuple, et pour glacer de terreur ceux qu'on ne peut tromper; mais enfin, ne se peut-il pas trouver dans cette immense population quelques hommes capables d'imprimer un caractère de justice à la multitude ; et dois-je leur ravir la satisfaction de m'arracher à une mort ignominieuse ? Mourir pour éviter la mort, me paroît une folie. Quelle que soit donc la résolution du sénat, je l'attendrai sans en hâter l'effet. Et quand je n'aurois pas les raisons que je vous expose, je serois encore bien plus éloigné d'accepter ce que vous me proposez, puisque vous voudriez partager le fatal présent que vous voulez me faire, et que vous avez dérobé à la surveillance de nos gardiens. Quoi! vous voulez mourir, et

vous êtes mère ! O ! madame, rejetez cette cruelle idée ! Et qui conduiroit vos enfans dans la pénible carrière de la vie ? Non, vivez pour eux, je vous en conjure. J'espère qu'aussitôt après ma mort, on vous rendra la liberté. Vous vous retirerez avec eux et ma sœur, dans une terre hospitalière ; là, dans une douce médiocrité, il vous restera encore des jouissances. La nature ne crée point des princes ; nous sommes, il faut en convenir, des êtres déplacés dans l'ordre général qui ne doit reconnoître que des individus jouissant de leurs droits, et les exerçant sous la sauve-garde des lois. L'habitude où nous avons été de nous croire d'une espèce différente, nous fait regarder comme un malheur la perte de ces faux biens qui nous environnoient. Ah! il en est que rien ne peut nous enlever, même dans l'horreur des cachots, l'estime de soi-même, et la certitude





d'être sous les yeux d'un Dieu juste et bon, qui nous récompensera par un heureux avenir de ce que nous aurons souffert dans ce court espace de notre vie. A bien plus forte raison, si on se trouve rendu à la liberté, à la contemplation de la nature, on peut faire le voyage avec tranquillité. Mon fils est encore enfant, il est d'un caractère facile à prendre les impressions qu'on lui donnera; et c'est ce qui me fait envisager avec encore plus d'indifférence la perte d'un rang où, s'il avoit eu de mauvais ministres, il eût pu faire tant de mal. Il vous sera donc facile de le ployer à sa nouvelle existence. Ma fille réunit à l'esprit, aux graces, une sensibilité, une bonté, qui la rendront chère à tous ceux qui la connoîtront. Ah! si mon neveu, instruit par le malheur, de l'inutilité de ses tentatives pour changer la forme du gouvernement que les Indiens ont adopté, oublie qu'il est né près

du trône, il peut encore la rendre heureuse. Vivez donc, madame, pour amener ma famille à ce point de tranquillité qui doit être si doux après les orages qui nous ont battus depuis près de cinq ans; et croyez que le spectacle de votre union sera pour mon ame la plus douce félicité. Adieu, ma femme, mon amie; dites-vous les uns les autres ce que mon cœur vous répète à chaque instant du jour.

---

## LETTRE XVI.

*Sbiloüs à Selabius.*

Ce 14e. jour de la Iere. lune.

VOUS m'assurez, ma sœur, que la reine est plus calme; qu'elle a renoncé à ses sinistres projets : veillez sur ses jours, je vous en conjure; sa vie





m'est précieuse, soit que mon terme soit arrivé, soit que j'aie encore quelques années à passer dans ce monde périssable. Vous savez combien elle m'est chère; elle seule dans tout son sexe m'a fait éprouver de douces émotions. Souvent je m'irritois contre moi-même de l'empire qu'elle avoit sur mon ame; je voulois m'y soustraire quand je croyois que ses conseils avoient quelques dangers; mais d'un sourire, elle déconcertoit mes plus fermes résolutions, et je ne pouvois plus que vouloir ce qu'elle desiroit. Comme roi, cette foiblesse, j'en conviens, si la reine eût été capable de me demander des choses contraires au bien de l'Etat, eût pu avoir de grands inconvéniens; mais comme particulier, tel que je vais l'être, elle me promet encore des douceurs. Oui, je pourrai me livrer sans contrainte à toute ma tendresse pour elle.

L'amour, dit un auteur célèbre, n'est fait ni pour le peuple ni pour les rois; il ne convient que dans cette classe au-dessus du besoin, encore plus éloignée des orages de la politique. Il est si doux de trouver dans les liens légitimes, les plaisirs les plus vifs, de voir dans son épouse une maîtresse adorée! Je me ferai un plaisir de la dédommager par mes touchantes attentions de tout ce qu'elle a perdu de ce luxe asiatique, dont elle fut environnée dès l'aurore de sa vie. Tout ce que j'ai éprouvé a assoupli mon caractère. Vous conviendrez, ma sœur, que vous ne m'auriez pas cru capable de supporter avec autant de patience, les outrages dont on m'a abreuvé depuis cinq lunes. Il faut en convenir, s'il nous ont donné une éducation sévère; j'espère en avoir profité, et qu'à présent tout ce qui m'entoure

n'aura plus à souffrir de ces momens de brusquerie qui rendoient quelquefois mon commerce difficile. J'apprends dans l'instant que bientôt on va aller aux opinions : j'aime mieux, je vous l'avoue, être celui qu'ils osent juger, que d'être ceux qui me jugent. Crilba me fait signe qu'il a un paquet à me remettre. Je vous quitte, ma sœur, pour le lire. Dans peu de jours peut-être je n'aurai plus rien à craindre ni à espérer des hommes, mais toujours j'aimerai ma chère Selabius.

---

## LETTRE XVII.

*Shiloüs à Raineland.*

Ce 16e. jour de la Iere. lune.

LERSALBEM m'envoie la note ci-jointe, où vous trouverez le résultat des premiers votes. J'avoue que je ne

croyois pas à une aussi étonnante majorité. Sur huit cents. Sénateurs ; huit seulement ne déclarent pas que je suis coupable, encore n'est-ce pas en m'avouant innocent : un seul articule que les preuves juridiques ne lui paroissent pas certaines, les autres s'excusent de prononcer sur différens motifs; ils ne veulent point, disent-ils, être juges et législateurs : un autre invoque la loi que j'ai jurée, et d'après elle il voit, non que je suis innocent, mais inviolable. Tous décident, sans hésiter, que je suis coupable. Un jour ces débats se trouveront sous les yeux de la postérité ; et certes ce sera pour elle une chose assez surprenante que cette unanimité de suffrages dans un aussi nombreux Senat, sur une question qui ne pouvoit se décider qu'avec le plus scrupuleux examen. Si tous les membres composant le Sénat avoient voulu

prononcer, d'après une conviction certaine il auroit fallu, pour y réussir, que le procès fût instruit pendant plusieurs années avant d'être jugé, et je crois que c'est la raison qui ne rend jamais aussi nombreux un corps judiciaire qu'un corps législatif; car pour juger, sur-tout par preuve écrite, il faut avoir confronté chaque pièce, s'assurer si elle est vraiment de l'écriture de l'accusé, demander que des experts prononcent sur toutes celles qui paroissent douteuses : sans cette connoissance parfaite des preuves, il doit nécessairement arriver que l'on prononce très-légèrement; et si sur huit cents, cinq cents ne se sont pas donné la peine d'examiner, il est bien certain que l'accusé périra victime de leur coupable indifférence. Mais revenons à cette unanimité que je ne puis concevoir. Sur les moindres objets, il s'élève dans le Sénat des discussions très-vives; et pour une cho-

se aussi importante, tous, à l'exception de huit, sont du même avis. Je ne puis reconnoître, dans cette unanimité, que la compression d'nne force majeure qui a imprimé le même mouvement, sans laisser la liberté d'exprimer l'opinion extérieure. Si l'on observe dans quel ordre s'est fait cet appel, on s'en convaincra encore davantage. Les huit qui n'ont point dit que j'étois coupable, se trouvent dans les cinquante premiers votans; mais dès que les agens de Sœbralna eurent entraîné cent avis conformes à ses volontés, il ne se trouva plus aucun sénateur assez courageux pour être d'un sentiment contraire. Je suis loin de les accuser de vouloir ma perte; mais beaucoup cherchent à me sauver, sans s'exposer aux poignards de la faction: j'avoue, cependant, qu'ils portent à mon cœur un coup plus sensible que ne sera celui de l'arrêt de ma mort, en me déclarant coupable. Il n'est donc plus qu'au





tribunal de celui qui scrute les cœurs, et à qui nos moindres pensées sont connues, que je suis justifié des crimes dont on m'accuse. Et soit que je vive ou que je meure, il me faudra supporter l'idée que des millions d'hommes, trompés par cette fatale unanimité, me croiront coupable de les avoir trahis ! O vous que j'ai aimés comme mes enfans, à qui j'aurois donné mon sang pour épargner le vôtre, vous allez me croire parjure ! vous me mettrez au rang de ces monstres couronnés, qui ne comptent les hommes sur qui ils règnent, que par la capitation qu'ils en retirent ! Shiloüs un tyran ! cette idée me cause une douleur que je ne puis exprimer. Ah ! qu'ils votent ma mort, ils me rendront service ! Comment supporter la vie, quand elle est flétrie ! L'univers, enfin me paroît un vaste tombeau. Pardonnez, madame, l'abbattement qui règne dans cette lettre ; je retrouverai le courage quand *il faudra* mourir.

# LETTRE XVIII.

*Sbiloüs à Rainelord.*

Ce 16e. jour de la Ire. lune.

Il me restoit encore un espoir ; je pouvois être justifié par le peuple : il pouvoit, exempt des passions qui déchirent le Sénat, se rappeler que celui qu'on leur présente comme un monstre sanguinaire, n'a non-seulement jamais fait une action barbare, mais pas même un acte arbitraire ; qu'il lui avoit rendu ses juges ; qu'il avoir refusé l'impôt que ses prédécesseurs levoient à leur avènement au trône ; qu'il avoit détruit jusqu'à la trace de la servitude; qu'il s'étoit entoure des représentans de la nation; qu'il avoit voulu le rendre heureux, en lui rendant l'exercice de ses droits: qu'enfin, si on pouvoit l'accuser de prévention, elle avoit toujours *été pour* la caste pauvre et souffrante.





Oui, les Indiens se rappelleront la suite constante de ma conduite, me disois-je; et si on appelle au peuple de la sentence que l'on va prononcer, le peuple, toujours juste quand on ne l'égare point, rendra témoignage à mon innocence. Sœbralna et Ximacelem ont senti ce qu'ils avoient à craindre; leurs intrigues ont réussi; ils ont fait entendre à ceux qui n'étoient pas de leur parti, qu'un appel étoit le tocsin de la guerre civile. Cependant, un nombre assez considérable a eu le courage de défendre les droits de la souveraineté du peuple. Là ils s'exposoient moins qu'en me défendant ouvertement; et les hommes sont naturellement portés à faire le bien, quand ils n'en éprouvent point de dommage : telle est l'espèce humaine en général : il ne faut pas la vouloir meilleure qu'elle n'est. Demain, ils décideront ce qu'ils veulent faire de moi. Ah! je le répète, je leur abandonne sans re-

gret cette enveloppe mortelle qu'ils ont frappé du sceau de la réprobation. Je ne retrouverai l'existence que lorsque mon ame, délivrée de ses liens, jouira dans le sein de la divinité du bonheur qu'elle me prépare, pour prix de mes mortelles douleurs. Modérez la vôtre, madame, et ne nourrisez plus un espoir que nous ne pouvons plus conserver. Embrassez pour moi ma sœur et mes enfans.

---

## LETTRE XIX.

*Sbiloüs à Selabius.*

Du 17e. jour de la Iere. lune.

Ils sont encore aux voix, et déjà la dixième heure est sonnée. Je ne saurai pas ce soir, mon amie, le résultat de cette longue discussion. Je vous la ferai passer dès que je serai instruit. Je compte sur votre courage et votre tendre amitié. Lersalbem me disoit ce soir

que la consternation étoit peinte sur toutes les figures ; qu'il semble que du parti que va prendre le Sénat, dépend le salut de l'Inde. il croit que le peuple, je dis peuple cette parti estimable des citoyens sans intrigue et sans bassesse, car les autres ne sont qu'une tourbe méprisable, toujours prête à se vendre à l'or des premiers intrigans ; ils croit donc que le peuple ne souffrira pas l'exécution de l'arrêt dont on me menace. Mais, comment pourra-t-il s'y opposer ? Ah ! qu'il laisse trancher des jours qui ne penvent plus être utiles, plutôt que de s'exposer aux fureurs des satellites de Sœbralna : et d'ailleurs, je n'en périrois pas moins, et peut-être d'une manière plus cruelle. Je ne le dissimulerai point : je puis monter sans crainte sur les marches de l'échafaud ; mais je frémis à l'idée d'être déchirée par ces cannibales, et ce seroit bien certainement le sort qui me seroit réservé, si

quelques serviteurs fidèles tentoient de m'arracher de leurs mains... J'avois cru entendre quelque bruit, je me flattois que l'on m'apportoit enfin la certitude de vivre ou de mourir; mais non, c'est la garde qu'on relève. Je ne saurai rien ce soir ; et vous, ma sœur, dans quelle inquietude vous devez être, vous qui voulez que je vive, que je supporte encore le fardeau de l'existence : surtout ne vous flattez pas, le coup vous seroit encore trop sensible. Combien je plains la Reine et ma fille ! heureusement pour mon fils il n'est point encore dans l'âge de sentir toute l'étendue de nos malheurs. Demain, mon sort sera fixé : adieu.

---

## LETTRE XX.

*Sbiloüs à Selabius.*

Du 18e. jour de la Iere. lune.

La mort! tel a été le cri terrible que la majorité a fait entendre. Ma sœur, instruisez-en la Reine; consolez-vous l'une, l'autre: je ne puis vous en dire davantage dans ce moment où la nature reprend ses droits. Je vais me recueillir devant le divinité, dont j'adore les décrets dans celui que le sénat vient de prononcer contre un homme qui fut Roi.

## LETTRE XXI.

*Sbiloüs à Rainelord.*

Le 19e. jour de la Iere. lune.

Cinq suffrages ont décidé de mon sort, peut-être de celui de la nation. Ici le cri de la conscience a été plus

fort que la crainte. La moitié moin cinq a voulu que j'existasse encore ; je voudrois être le seul qui sût leur nom, car je tremble qu'une faction sanguinaire ne les fasse repentir de leur bienveillance. Ah ! si jamais mon fils est libre, et qu'il puisse revoir ceux qui ont eu le courage de vouloir conserver mes jours, qu'il leur marque sa reconnoissance en mémoire de moi. Le premier moment de trouble passé, car je n'ai point l'orgueil de dire que je n'en ai pas éprouvé, j'ai examiné avec la plus grande attention les noms de ceux qui ont voté pour ma mort ou l'exil. Combien de réflexions se sont présentées à mon imagination ! Vous savez que l'on nous fit passer dans cette prison une notice impartiale sur le compte de tous les individus qui composoient le nouveau sénat : je la relus plusieurs fois, et quoique la prudence me força de la brûler, je n'ai presqu'oublié aucun

a





des particularités qu'elle renfermoit ; et en revoyant leurs noms dans cette fatale liste, je me les suis rappelés comme s'ils m'étoient encore présens. J'ai vu avec un étonnement extrême, que parmi ceux qui ont voté ma mort, il y a des hommes du plus grand mérite des mœurs les plus douces, et incapables de s'être vendus à l'infâme Sœbralina : tandis que parmi ceux qui ont suivi ce que la justice et la bienveillance devoient leur dicter à mon égard, il se trouve quelques hommes infiniment méprisables. Je ne vous en citerai que deux. Vous rappelez-vous celui qui avoit été suppléant à la session qui a précédé celle-ci, auteur d'un ouvrage que les ministres qui ne connoissoien alors que les droits des Rois, firen brûler comme éclairant trop les nation sur leurs leurs intérêts ; rappelez-vou le portrait que l'on en faisoit : jamai *homme* n'eut un esprit plus liant e

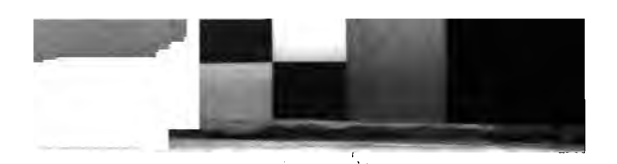
plus aimable : simple et modeste, il fuit tout ce qui peut le faire remarquer ; servir ses semblables, est chez lui l'instinct de la nature ; amant de la liberté, il seroit incapable de lui sacrifier son plus mortel ennemi, parcequ'il abhorre le sang ; ses mœurs sont pures ; ami fidele, il ne se trouve bien qu'avec ceux avec qui il peut parler sans crainte de laisser lire dans son ame, qui ne renferme que des sentimens généreux. Il ne cabale point ; il est impossible de l'acheter, son mépris pour les richesses ne tenant point à une vaine ostentation, mais à sa modération pour tout ce que les hommes desirent avec tant d'ardeur. Ce portrait si beau et si vrai, car il falloit qu'il fût tel, puisque sûrement celui qui m'avoit fait passer cette notice, n'étoit pas adorateur du nouvel ordre des choses, m'avoit frappé ; et je ne doutai point que je le trouverois du *nombre de* ceux qui avoient au moins





voulu laisser le temps au repentir, en ne voulant pas un arrêt irrévocable : eh bien ! il m'a condamné !!!

Un homme dont la physionomie annonce toute la bassesse de son ame ; qui, dans le temps qu'il existoit dans l'Inde des hommes élevés au-dessus des autres, passoit sa vie à faire bassement sa cour à ce qu'on appeloit grand seigneur, et qui, pour être souffert dans leur société, y remplissoit le rôle si méprisable de bouffon ; qui n'a d'autres connoissances que celles des meilleurs vins, d'autre talent que celui d'histrion dans le genre des trétaux, a été nommé pour servir d'amusement à ses collègues. Il cache cependant, ajoute-on, depuis qu'il est sénateur, la dépravation de sa conduite, sous un ton brusque qu'il croit être celui qui convient à un républicain. Il sera à vendre à qui aura de l'or pour payer ses prodigalités. Si on ne lui en offre pas,





il en prendra, car il n'en aura jamais assez : tel est l'homme qui m'a voulu sauver de la peine capitale. O espèce humaine ! que vous êtes difficile à connoître, à juger, et que l'on doit vous quitter sans regret ! Je pourrois, madame, vous citer plusieurs autres exemples de ce genre ; mais vous vous en rappellerez vous-même d'aussi extraordinaires, en parcourant leurs noms que je vous fais passer. J'ai été frappé de la manière éloquente dont celui qui disoit, dans les jours où j'étois encore sur le trône, qu'il n'aimoit ni les Dieux ni les Rois, a développé son opinion. On ne pouvoit me défendre avec plus d'adresse, dans les circonstances difficiles où le Sénat se trouve. Est-ce chez lui vertu, ou jalousie du pouvoir que prend de jour en jour Ximacelem ?

J'ai été touché jusqu'au fond du cœur du discours de celui qui se récuse comme ayant perdu son fils dans

la guerre que mon frère a suscitée à ma patrie, et dont ce père infortuné m'accuse. Il craint, dit-il, que sa douleur ne l'égare, et de ne suivre qu'un sentiment de vengeance. Ah ! que n'a-t-il pu voir les larmes que je versois sur les malheureuses victimes des folles entreprises de ceux qui m'auroient marqué leur attachement d'une manière bien plus tendre, en ne m'abandonnant pas, plutôt que d'aller mendier des secours étrangers pour venir désoler l'Empire !

Je ne vous parlerai point de Sœbralna, qui a eu l'imprudence de voter ma mort, quoiqu'il fût mon proche parent. Je crois bien que s'il avoit vu une majorité plus imposante, il se seroit épargné l'odieux de cette conduite atroce ; mais il n'a pas cru devoir perdre une voix qui pouvoit être si nécessaire à l'accomplissement de ses projets : je lui pardonne, et je prie la ven-

geance céleste de ne le punir que par ses remords.

Ils ont encore une question à décider, c'est s'il y aura un sursis ; j'espère bien que non. Pourroit-il y avoir un supplice plus grand que de vivre, en sachant qu'on doit certainement mourir ? Cependant, je desirerois en avoir un de trois jours, pour les employer en partie à me recueillir, et l'autre à vous voir, et ma malheureuse famille ; j'aurois l'espoir de ranimer votre courage, d'être certain que vous me survivrez. Lersalbem veut que j'en appelle au peuple ; je crois que c'est une formalité bien inutile ; mais il le desire, et je n'affligerai point sa vieillesse par un refus. Il est plus frappé que moi du coup qui m'attend. Ah ! c'est votre douleur à tous qui me déchire. Nous nous verrons encore, on me l'a promis ; dites-le, je vous *prie*, *à Selubius* en l'embrassant, et mes

enfans, avec la tendresse que vous me connoissez pour vous.

## LETTRE XXIII.

*Sbiloüs à Selabius.*

Le 20e. jour de la Iere. lune.

Vous êtes étonnée, ma sœur, que j'aye le courage d'entrer dans de si grands détails sur ceux qui ont concouru à mon jugement, et que je vous parle aussi peu de moi, de vous, qui m'êtes si chère. Ce reproche me surprend, vous devez connoître mon caractère. Vous savez que je me livre le moins qu'il m'est possible à ma sensibilité. Irai-je par l'expression de ma tendresse pour vous, amollir mon ame, quand j'ai tant de besoin de la fortifier pour le grand acte qui me reste à faire, et sur lequel je n'ai pas trouvé d'autre manière de ne point ressentir d'ef-

froi qu'en ne l'envisageant que comme un évènement qui me seroit étranger, et qui peut me fournir à toutes les réflexions de la philosophie ? Près de quitter les hommes, j'ai été bien aise de vous faire part de quelques observations qui pourroient-être utiles à nos enfans, pour apprendre à ne compter sur rien, pas même sur les vertus apparentes de ses semblables. D'ailleurs, je n'écris pas ces lettres de suite ; elles sont prises et quittées plus de vingt fois avant d'être finies. Ainsi, dans l'intervalle que je suis forcé de mettre pour échapper à la surveillance de mes argus, je me livre à mon génie observateur, et je ne fais alors que transcrire le fruit de mes réflexions. Pourquoi, à l'instant où la partie pensante de moi-même va rentrer dans tous ses droits, ne les exercèrois-je pas autant qu'il m'est possible ? Ne soyez donc pas surprise, *ma chère sœur*, que je cherche à ne





trouver plus en moi que la faculté de penser ; celle de sentir va cesser. Et si je me livrois aux douloureuses émotions qu'elle me feroit éprouver jusqu'au terme fatal , je craindrois de ne pas mourir , non seulement en roi , mais même en homme. Cependant, ne croyez pas que je porte le stoïcisme jusqu'à me ravir la douceur de vous embrasser encore une fois ; je l'ai fait demander au sénat , et cette faveur m'est promise. J'ai demandé que Crilba restât attaché à mon fils...... mais je crains qu'ils ne le veulent pas. Rien n'est comparable à sa douleur, que son attachement..... Ma porte s'ouvre , il faut que je vous quitte ; c'est mon arrêt que l'on vient me signifier avec une pompe barbare : il faut l'entendre, il faut boire le calice jusqu'à la lie. Encore un jour, et il sera épuisé.

Ils m'ont enfin promis , et que je vous verrois , madame , et qu'ils lais-

seront pénétrer dans cette triste demeure un brame que j'ai demandé. J'offrirai encore un sacrifice de louanges au père de la lumière ; j'entendrai encore la voix de son ministre. Ses vœux réunis aux miens me précéderont dans les demeures célestes. J'ai demandé que le Sénat statuât dès l'instant sur votre sort et sur celui de ma famille. S'il m'accorde le délai de trois jours que j'ai demandé, je pourrai vous voir libre avant de mourir ; et alors je fermerai les yeux avec tranquillité. J'ai recommandé à la Bienfaisance nationale toutes les personnes qui m'étoient attachées, dont beaucoup ont sacrifié leur fortune à mon service; celle aussi dans lesquelles on compte beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfans qui n'avoient pour vivre que mes bienfaits. Auront-ils égard à ma prière ? Ah ! il n'est que pour ces intéressantes victimes de nos malheurs, que *je puisse* m'y abaisser. Mais, que ne

fait pas un père pour ses enfans !
Et je chérissois comme tels, tout ce que l'Inde renfermoit d'infortunés......

Point de délai...... Veulent-ils, ne veulent-ils pas que je me rendre auprès de vous ? Croient-ils que je pourrois fuir en traversant une haie d'hommes armés, qu'ils ont toujours tenus entre vous et moi ? Ah ! ils n'ont rien à craindre, leur victime ne leur échappera pas !....

---

*Suite du récit d'Irma.*

O MON bien-aimé ! comment te peindre ce que j'éprouvai dans ce moment tendre et terrible, où je vis ce père que l'excès de ses malheurs me rendoit encore plus cher ! Ma mère et ma tante se précipitèrent à ses pieds ; il me serra dans ses bras, et mon frère étendoit les siens

pour l'embrasser. Aucun mot ne pouvoit s'échapper de notre bouche : quand le cœur est livré à d'aussi déchirantes angoisses, la parole devient insuffisante pour les peindre. Je crois que nous serions expirés dans l'instant, si les larmes qui coulèrent enfin de nos yeux, ne nous eussent soulagés. Je fus frappée de l'air calme de mon père ; ses yeux brilloient d'une joie céleste ; ils les éleva vers le ciel qu'il regardoit déjà comme sa patrie : puis, il nous adressa ces mots qui sont restés gravés dans mon cœur.

« Modérez, mes amis, une douleur qui offense le dieu qui conduit tous les évènemens dans sa sagesse. Plus vous m'aimez, plus vous devez voir dans le coup que nos ennemis ont préparé la fin des douleurs qui me déchirent depuis si long-temps. La mort est un tribut que nous devons à la nature. Mille évènemens pouvoient terminer mon sort

plus promptement encore, et avec des souffrances peut-être bien plus insupportables. La pensée n'est pas plus prompte que le genre de supplice que je vais subir : l'appareil seul en est effrayant ; mais je me suis accoutumé à l'envisager, et j'espère qu'il ne me fera rien perdre du courage avec lequel je me flatte de mourir. Relevez-vous, je vous en prie, et n'employons pas les seuls instans qui nous restent, à de vaines larmes qui ne peuvent rien changer à mon sort. Il me reste mille choses à vous dire ; c'est un voyage que je vais faire, et il faut que je règle, avant mon départ, ce que je desire que vous fassiez pendant mon absence». Ma mère et ma tante s'assirent à ses côtés ; je m'assis à ses pieds : il prit mon frère sur ses genoux. La parfaite tranquillité de mon père passa un instant dans notre ame ; je le voyois après une aussi longue séparation ; mes mains pressoient les siennes, je les couvrois des plus

tendres baisers. Je le voyois sans agitation converser avec nous, comme il le disoit lui-même, ainsi qu'un père de famille qui va dans les régions lointaines, et qui instruit ses enfans de la manière dont ils doivent se conduire, en attendant qu'ils l'aillent rejoindre. Un instant, un seul instant, je ne sentis plus nos malheurs ; ils s'étoient éloignés de mon idée séduite par les douces émotions de mon cœur. Oh ! que je payai chèrement cette fatale illusion ! « Madame, disoit mon père à la reine, il va vous rester une tâche bien importante à remplir. Et qui est plus capable que vous de vous en acquitter ? ce n'est plus une princesse destinée à briller dans une cour étrangère, à y porter, avec toutes les graces indiennes, toute la frivolité de nos goûts, que vous aurez à former : c'est une digne mère de famille à qui il faut répéter sans cesse que le bonheur n'existe que dans l'accomplissement de ses devoirs, à qui il faut faire

oublier cette pompe, cet éclat qui l'environna depuis son enfance, en paroissant l'oublier vous-même. Plus de souvenir des temps passés sans retour, le présent seul doit vous occuper; et c'est en l'employant avec sagesse, que vous vous préparez un avenir tranquille. Mais l'éducation de votre fille, madame, ne sera pas le plus important de vos devoirs : il en est un d'où dépend le sort de votre famille, c'est de rendre votre fils le plus honnête homme possible : de lui dire qu'il étoit né citoyen avant d'être roi : que ne l'étant plus, il n'a aucun droit à réclamer; que le peuple a été libre de changer la forme de sa constitution ; et que chercher à ressaisir une puissance qu'il nous a ôtée, seroit un crime; que cependant, si un jour la nation, après avoir essayé de ce genre de gouvernement, revenoit à celui de nos pères, et qu'elle vînt, par un consentement unanime, lui rendre le rang de ses

ancêtres, il seroit de son devoir de l'accepter : mais je suis loin de desirer pour lui ce triste bonheur. Ce que je veux, c'est qu'il acquierre les connoissances et les vertus nécessaires pour servir sa patrie dans quelque place qu'il s'y trouve; que sur-tout il ne cherche point une inutile vengeance : en laissant les méchans à leur propre force, ils savent tôt ou tard se détruire. Sœbralna n'échappera pas à Ximacelem, et Ximacelem, à son tour, tombera sous les coups de ses adversaires. N'aigrissez pas, je vous en conjure, vos oppresseurs par des reproches; ils sont aveuglés par la haine que leur ont inspirée leurs tyrans. Un jour, ils pleureront sur mon sort, ils rendront à ma mémoire tout son éclat; et la postérité, toujours impartiale, appellera de leur jugement. Et vous, ma sœur, ma chère Selabius, vous, l'amie, la seule amie qui me soit restée ! puisse le Dieu de toute bonté, vous combler de

ses plus douces faveurs ! Je vous bénis, mes enfans et j'ose croire que mes vœux seront reçus par celui à qui je demande que ma mort soit le dernier malheur de notre triste maison. Je vous répète, ma fille, que j'exige votre parole de ne point vous allier à aucun ennemi de l'Inde; et si la liberté vous est rendue, acceptez la main du fils de mon frère. Toi, mon pauvre Carlhesus, aime ta mère, ta sœur, ta tante; sois leur soumis comme à moi-même, et acquiers assez de vertus pour que les Indiens puissent un jour dire que tu étois digne de trône dont ils ont précipité ton malheureux père ».

Nous l'écoutions dans le plus respectueux silence; nous n'osions l'interrompre, nous craignions perdre un seul mot de ce qu'il pouvoit encore nous dire. Le sentiment de l'affreuse séparation s'étoit fait de nouveau entendre à mon cœur déchiré; je serrois mon père con-

re mon sein, je voulois lui faire un rempart de mon corps; je ne pouvois croire que la mort osât le frapper dans mes bras. Nous étions seuls avec mon père, comme le Sénat l'avoit ordonné; mais nos farouches gardiens avoient trouvé les moyens d'éluder cette loi, qui respiroit encore un reste d'humanité. Ils avoient forcé Sbiloüs de nous recevoir dans une pièce qui n'étoit séparée de celle où ils se tinrent tout le temps que dura cette douloureuse entrevue, que par une cloison vitrée; ils épioient nos moindres actions, s'abreuvoient à longs traits de nos larmes : mais nous étions trop profondément occupés pour y prendre garde, et rien ne nous empêcha de nous livrer à notre vive tendresse pour mon père, à l'amertume de notre douleur, en pensant que nous allions le perdre pour jamais!....

Quand il fit un mouvement pour se lever, nous jetâmes toutes trois un cri,





et je crus sentir la hache homicide qui, d'un seul coup, tranchoit nos destinées. Dès ce moment, je ne vis et n'entendis plus rien; je restai cependant dans la même situation où j'avois été depuis l'instant où mon père s'étoit assis ; et le désordre que la douleur avoit fait dans mon organisation, n'avoit encore aucun signe extérieur; mes yeux fixés sur ceux de mon père, ne versoient plus de larmes; ma respiration étouffée, ne laissoit plus de place à mes sanglots : on eût dit que je ne sentois plus rien de mes maux, toute l'action s'en étoit concentrée dans mon cœur. Cependant, j'entendis que ma mère lui faisoit promettre que nous le reverrions le lendemain. Ma tante lui fit répéter la promesse qu'il venoit de faire. Enfin, il se lève : je passai machinalement mon bras autour de son corps : ma mère tenoit sa main droite, et des mains qui leur restoient libres, ils avoient pris celles de mon

frère; ma tante les suivoit ainsi jusqu'à la porte. Mais quand je la vis ouvrir, un froid mortel passa dans mes veines ; quand j'entendis mon père prononcer le mot adieu, je tombai sans connoissance à ses pieds. Crllba vint me relever, et aida ma tante à me soutenir ; mais elle ne put me rappeler à la vie, ou plutôt à la plus douloureuse, la plus pénible existence qui ait jamais été. Je ne sus que long-temps après, ce qui se passa dans ce séjour de douleur, où je restai plusieurs jours presque sans sentiment et sans vie. Cependant, mon engourdissement n'étoit pas assez profond pour ne pas distinguer un bruit confus et terrible, qui se fit entendre presque toute la nuit. On rouloit des machines de guerre; les tambours et les trompettes perçoient l'air de lcurs sons sinistres. Je me rappelle que je me croyois dans une place assiégée; je croyois distinguer les cris des combattans; j'appelois mon

père : et quoique ma mère et ma tante, qui sembloient oublier leur propre douleur pour ne s'occuper que de l'état cruel où j'étois, cherchassent à me dérober la vue des gardiens qui pénétroient sans respect dans l'intérieur de notre prison, pour épier l'effet terrible que nous causoit le plus affreux des malheurs, j'en apperçus un ; son aspect me causoit un sentiment d'horreur si violent, que si la princesse Selabius ne m'eût retenue, je me serois précipitée de mon lit pour fuir son odieuse présence. De ce moment, des convulsions presque continuelles, jointes à une fièvre ardente, me mirent aux portes du tombeau. Oh que la mort eût été douce pour moi ! combien elle m'auroit épargné d'ignominie et de souffrances! Mais j'étois destinée à rester seule sur la terre, jusqu'à l'instant où je serois réunie à l'objet de toute mon affection. Je sortis de cette maladie comme on sort d'un

songe pénible ; je revis ma mère , ma tante, mon frère : je voyois les princesses dont rien ne tarissoit les larmes, et je ne me souvenois plus de ce qui les faisoit couler. Je restois dans le plus profond silence, je n'osois les interroger. Quand le corps est affoibli par les maux physiques, l'instinct conservateur de la nature nous fait redouter la connoissance des infortunes que nous ne serions pas en état de soutenir. Enfin, je commençai à me souvenir que j'avois revu mon père ; ses adieux douloureux se rappelèrent à ma mémoire ; et un soir que ma mère et ma tante pleuroient auprès de mon lit, je m'écriai : vous pleurez ! mon père est mort ! Elles ne répondirent rien. Il est mort, continuai-je avec l'accent du désespoir ; ils ont osé porter leurs mains sacrilèges et barbares sur le plus vertueux et le meilleur des hommes : il a succombé sous les coups de l'impie Sœbralna. Non , ce monstre n'échappera pas à la

vengeance céleste. Je retombai ensuite dans un affaissement général ; l'effort que je venois de faire étoit trop violent dans l'état où j'étois, pour que je pusse y résister. Ma tante profita de ce calme apparent pour me rappeler à ces grandes vérités morales qui sont l'unique consolations des infortunés. Je l'écoutois avec ce respect que ses vertus m'inspiroient, et peu-à-peu je fus capable d'entendre le récit de la mort de mon père, qu'elle me fit en ces termes :

Dès que nous fûmes renfermées dans notre appartement, me dit-elle, je fis passer à Criba un billet par lequel je lui demandois d'écrire jusqu'aux moindres particularités, ce qui avoit rapport à mon frére, et de faire en sorte qu'aucune circonstance n'échappât à ce précieux manuscrit dont je l'engageois à garder le double, parce qu'il eût été trop dangereux que nous l'ussions conservé. Il nous le fit passer dès qu'il sortit de ce

séjour de terreur, où il avoit inutilement demandé de rester. Je vais vous le rapporter avec autant de fidélité que ma mémoire me le permettra. Alors, ma tante me fit le triste récit que Crilba vous fit lui-même, lorsqu'il vous eut rejoint : je ne le répéterai pas. Hélas! si vous l'ignoriez, peut-être aurois-je le courage de le faire ! Mais que vous apprendrois-je, que ce serviteur fidèle ne vous ait dit : je joins seulement la dernière lettre de Sbiloüs.

---

*Dernière lettre de Sbiloüs à Rainelord.*

O VOUS ! qui pendant vingt ans fûtes ma compagne chérie, pardonnez si j'ai trompé votre douleur : en vous promettant de vous revoir ce matin, j'espérois en avoir le courage ; mais inutilement j'ai voulu rassembler toutes les puissances de mon ame, cela m'a été impossible. L'état où j'ai vu ma fille hier au

soir, l'amertume de vos larmes, les sanglots dont les douloureux gémissemens ont fait retentir ces voûtes insensibles, au moment où nous nous sommes séparés, quoiqu'il vous restât l'espoir de me revoir, ne m'ont que trop appris que si nos adieux avoient dû être immédiatement suivis d'une séparation éternelle, vous n'y eussiez pu résister, et les princesses encore moins. Moi-même, je n'aurois pas répondu de conserver le sang-froid qui m'est si nécessaire. Un roi doit monter à l'échafaud comme sur les dégrés du trône.

Ne m'accusez donc point, je vous en conjure. Crilba, s'il a le bonheur de vous voir, vous dira tout ce que je souffre, en me privant de la douceur de vous serrer encore une fois dans mes bras, et tout ce qui m'est cher; mais je l'ai dû, et pour vous et pour moi. Adieu, chère et malheureuse princesse; puissent les destins cesser de vous persécuter! l'autel

est préparé, je vais assister au sacrifice du matin ; je vais m'y offrir comme victime à l'éternel, pour détourner de ma triste famille et de mon pays, le courroux du ciel. Occupez-vous quelquefois du malheureux Sbiloüs, dont la dernière pensée sera pour vous.

Cette lettre, ajouta Selabius, nous parvint par le moyen accoutumé. A l'instant où le bruit, que nous entendîmes dans l'intérieur de la prison, nous apprit le départ de mon frère, nous en attendîmes inutilement d'autres nouvelles. Selon toute apparence, Crilba a été contraint de sortir de cette triste demeure.

---

*Lettre de l'inconnu à la princesse Selabius.*

Le 26e. jour de la 1ere lune.

CELUI qui voudroit au prix de son sang vous tirer de la prison où vous retient l'infâme Sœbralna, ne pouvant espérer y réussir, veut au moins vous faire passer les tristes détails de la mort du plus juste des hommes. Que n'ai-je pu l'arracher au supplice ! inutiles regrets ! pleurons sa mort, pour nous, mais non pour lui. Quelle gloire est comparable à la sienne ? Quel bonheur peut égaler celui que l'Etre des Etres a dû lui donner en récompense, et de ses souffrances, et du courage héroïque avec lequel il a terminé sa carrière ? Je sais que vous avez été instruite de tous les évènemens qui ont précédé sa sortie de la prison : je ne commencerai donc ma relation qu'à cette épo-

[redacted]



que : cependant, je remonterai dès la journée du 20, pour vous faire part d'une action que vous ignorez sûrement, et qui honore l'humanité, par la reconnoissance qui en a été le principe, et par le sang-froid et le courage avec lesquels elle a été faite. Vous n'avez sûrement pas oublié, madame, que votre ayeul avoit laissé d'une de ses femmes qui n'avoit pas le rang de reine, un fils d'une figure charmante, et du plus heureux naturel. La crainte que sa mère ne prît trop d'empire, l'avoit fait éloigner : ses graces auroient eu tant de droit à la tendresse de son père ! On le laissa languir dans l'obscurité ; on ne permit pas même à sa mère d'en prendre soin ; et relégué loin de la cour, il n'y fut rappelé que par Sbiloüs, qui le combla de biens et l'aima sincèrement. Cependant, les préjugés condamnoient cet aimable jeune homme *au célibat.* Il étoit né sensible ; on ne

ne pouvoit le voir sans l'aimer, et rien ne lui paroissoit plus douloureux que cette contrainte ; il n'en accusoit pas votre auguste frère ; mais contrarié dans ses goûts, il se retira de la cour où il ne venoit que fort rarement. Il vivoit dans un château sur le bord du Gange, où sans soucis comme sans jouissance réelle, il cherchoit à remplacer les biens que la nature offre dans les liens légitimes, par les fausses délices de la volupté ; sa conduite, que son âge pourroit faire excuser, contrastoit avec la gravité de l'état qu'on l'avoit forcé d'embrasser ( car on le destinoit à être chef suprême des brames ), fut exagérée par les courtisans à votre auguste père, dont les mœurs sévères lui rendoient odieux tout ce qui étoit désordre. Il le traita donc avec une sorte d'indifférence. Mais le fils de votre ayeul ne lui en conservoit pas moins une sincère reconnoissance de l'avoir retiré de l'ob-

[redacted]



bli où la derniere cour l'avoit condamné à languir, et il desiroit de trouver l'occasion de le lui témoigner. Hélas ! il ne prévoyoit pas que ce seroit dans une aussi douloureuse circonstance ! Tremblant sur le sort de cet infortuné monarque, il avoit quitté sa solitude, et étoit dans la capitale pour savoir l'issue de ce fatal procès. Il apprend enfin la condamnation de Sbiloüs ; alors, n'espérant plus qu'il n'échappât à une mort certaine, il veut au moins préserver ces restes précieux, des insultes d'une tourbe sanguinaire ; il veut qu'il repose dans un tombeau, où quelques amis courageux et fidèles puissent venir jeter des fleurs. Occupé de ce projet, il n'en veut pas, cependant, dérober l'honneur de l'exécution au seul prince de votre race qui fût resté dans l'Inde ; car Sœbralna depuis long-*temps* avoit abjuré cette glorieuse

qualité. Il va trouver le vieux prince Itnocus : il entre chez lui : « Seigneur ils ont osé le condamner ! souffrirez-vous qu'il ne jouisse pas au moins du droit que la nouvelle loi accorde à ceux qui périssent sur l'échafaud, d'être réclamé par leur parens, pour recevoir les honneurs de la sépulture ? » J'approuve votre zèle, reprit le vieillard ; mais je crains de m'exposer inutilement, tous mes pas sont observés ; et une démarche de ce genre m'attireroit la haine de Sœbralna, sans pouvoir réussir. — Vous ne voulez donc pas aller au Sénat ? — Non, dit Itnocus, cela m'est impossible. — Eh bien ! j'y vais. — Il rentre chez lui, passe la nuit à préparer le discours qu'il doit prononcer au Sénat ; et se couvrant des livrées que le crime avoit adoptées, il sort tellement travesti qu'à peine les siens purent le reconnoître. Il fait quelques pas ; mais bientôt il rencontre ces

phalanges de la terreur, qui marchoient dans le plus grand silence pour former une haie impénétrable sur le chemin de la prison à la place où étoit dressé l'échafaud. Il étoit défendu de paroître dans la rue sans être armé. Le fils de votre ayeul ignoroit cette loi : s'il ne trouve pas le moyen de se procurer une arme, il est perdu. Il jette un coup-d'œil rapide dans les rangs, et il apperçoit un garde qui lui paroît plus facile à intimider que les autres ; il s'approche de lui, et sans lui donner le temps de se reconnoître, il lui arrache son arc et son carquois, et se met à sa place. L'autre, étourdi de la vivacité de son action, ne pense qu'à se dérober à la honte de s'être laissé désarmer, et disparoît dans la foule. Il marche avec la force armée, non sans craindre à chaque instant d'être découvert. Il entendoit répéter de moment en moment l'ordre aux gardes

de dénoncer si parmi eux il ne se trouvoit pas d'inconnu, et dont le nom ne fût pas inscrit sur les registres ; un mot et il est mort. Mais rien ne pouvoit le détourner de son projet. Il arrive enfin à la porte du Sénat : des pierriers en défendent l'entrée. Comment espérer pénétrer dans cette enceinte ? Cependant, il faut qu'il parvienne jusqu'à cette barre où le plus innocent des hommes a été cité pour répondre à ceux qui furent ses sujets, sur des imputations atroces : il faut qu'il y réclame ce corps, dont bientôt l'ame séparée aura rejoint sa véritable patrie. Le temps presse, il avoit rencontré le cortège ; encore une heure, et Sbiloüs aura vécu. Il se décide donc a demander à parler à celui qui préside le Sénat. Il sort et vient à lui. » Je viens, dit-il, faire une motion de la dernière importance ». Le président le fait entrer ; il paroît dans le Sénat où il voit les juges

de son auguste et malheureux parent, rangés près de Sœbralna et de Ximacelem : mais contraignant l'horreur que ceux-ci lui inspirent, dans l'espoir d'être entendu favorablement des autres, il prononce avec autant de sensibilité que d'énergie son discours qui est écouté dans le plus grand silence. Tandis que l'on délibère sur sa proposition, Sœbralna le reconnoît, et s'approche de lui, dans le dessein de le faire arrêter. Le fils de votre ayeul s'en apperçoit, et tirant un poignard, il en pose la pointe sur le sein de Sœbralna, et lui dit : Si tu faisseulement un geste, tu es mort : je plongerai ce poignard dans ton sein, et le retirant teint de ton sang, je m'en percerai le cœur ; ainsi, je purgerai la terre d'un monstre, et j'échapperai au supplice. Sœbralna qui est le plus lâche des hommes, n'osa exécuter son dessein. *Cependant*, on agite foiblement la

proposition de votre parent, et elle est rejettée. Il sort désespéré de ne pouvoir conserver à vos justes regrets, à ceux de la Reine et de ses malheureux enfans, les restes du meilleur et du plus infortuné des monarques.

Mais revenons à l'instant où il monta dans le char funèbre qui devoit le conduire à la mort, et quelle que douloureuse que soit la tâche que je m'impose, je suis certain qu'en faisant couler vos larmes avec plus d'abondance, je vous apporterai, cependant, la seule sonsolation qui convienne à votre tristesse. Plus de cent mille Indiens étoient sous les armes, et l'on ne rencontroit que des machines de guerre : qui auroit dit que tout cet appareil étoit destiné contre un homme sans armes, et qui marchoit à la mort sans aucun desir d'y échapper ?... Rien n'étoit aussi effrayant que l'aspect de cette vill immense, dont la conduite, à cette

époque, étonnera les siècles à venir. On ne peut se dissimuler que dans une population de plus d'un millon d'hommes, il y en avoit au moins la moitié qui voyoit avec la plus profonde douleur l'attentat qu'on alloit commettre; sur l'autre moitié, le plus grand nombre en craignoit les conséquences politiques : et cependant, une aussi foible minorité sut contenir par la terreur, ces hommes foibles ou indifférens. Une loi de sang avoit été portée contre celui qui auroit crié grace; ils avoient raison, ce n'étoit pas le cri qui devoit se faire entendre. Justice pour l'innocence, et vengeance contre Sombralna; voilà ce que toutes les bouches eussent dû répéter : mais aucuns n'osèrent proférer un mot en faveur de celui qu'ils savoient bien au fond de leur cœur, n'être pas coupable. La marche dura deux heures, pendant lesquelles Shiloüs ne parut plus tenir à ce monde,

terrestre. Il s'entretenoit avee le brame, de la patrie qu'il alloit rejoindre ; ils prioient ensemble, et ses vœux étoient bien cartainement pour son auguste famille, pour les Indiens, et même pour ses bourreaux. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

C'est en vain que je veux lire la fin de cette lettre ; mes larmes en ont effacé les caractères. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .

La nouvelle en est portée au Sénat qui l'entend dans le plus morne silence. Il n'en est pas de même au conseil des magistrats du peuple. Erdunord, le scélérat qui y préside, et qui avoit renoncé aux honneurs de la caste noble, pour se livrer à toute la bassesse de son ame, fait éclater la joie la plus immodérée, et la témoigne à ses collègues dans des termes si révoltans, que je rougirois de les rapporter. . . . .

Et l'on ordonne des illuminations en signe de réjouissance. Les citoyens vertueux se renfermient dans l'intérieur de leurs maisons : ils répandent en secret des larmes trop tardives, dont peut-être un jour on leur demandera compte. Ils n'ont pas voulu s'exposer à la mort pour sauver l'homme juste. ils la rencontreront peut-être pour ne s'être pas réjouis de son supplice. C'est ainsi que la foiblesse qui ne sait point s'oppeser au crime, en est souvent victime.

Je continuerai quand je le pourrai, madame, à vous faire savoir ce que j'apprendrai de relatif à votre sort, à celui de Rainelord. Il ne paroît pas que vous ayez rien à craindre : qu'importe votre existence au lâche Sœbralna ? Il y a bien à présumer qu'il se servira du nom de votre neveu pour régner, car il ne peut espérer parvenir au trône, qu'autant

que cet enfant restera sur les degrés qui y conduisent. Un des sénateurs a péri par un fer assassin ; c'étoit contre Sœbralna, contre Ximacelem, que ce poignard devoit être dirigé. Parmi ceux qui ont voté la mort de votre malheureux frère, c'étoit peut-être le plus honnête homme ; et l'on ne peut l'accuser que d'un enthousiasme barbare, tandis que les deux autres l'ont sacrifié aux vues ambitieuses qui dirigent toute leur conduite. C'est ainsi que la vengeance des hommes n'a presque jamais un caractère de justice, tandis que celle de la divinité est toujours dictée par l'équité.

Ma tante n'avoit pu lire ces tristes détails sans les interrompre presqu'à chaque ligne. Pour moi, je ne pouvois les supporter ; et vingt fois le papier qui les contenoit s'échappa de mes mains défaillantes. Ma mère s'approcha de mon lit ; nous mêlâmes nos larmes, nous en

répandîmes sur mon malheureux frère; et n'ayant pas même l'espoir de mourir, nous tâchâmes d'imiter la résignation et la patience de mon père. Ma santé se rétablit, et nous nous fîmes un genre d'occupation qui remplissoit les ennuyeux jours que l'on nous laissoit, moins par pitié que par politique. On nous avoit depuis long-temps ôté toute personne pour nous servir, et nous étions réduites à nous rendre réciproquement les soins dont nous avions besoin. On retrancha aussi la superfluité de notre table, et la plus extrême parcimonie l'ordonnoit encore. Les mets que l'on nous servoit étoient-ils mal apprêtés; ma mère les goûtoit toujours la première dans la crainte que l'on en voulût aux jours de mon frère; mais Sœbralna et Ximacélem dédaignoient les crimes obscurs, *et fiers de leurs forfaits ils vouloient en étonner l'univers.* Nous recevions quelquefois des

lettres de cet homme bienfaisant qui cherchoit à adoucir nos douleurs. Elles n'avoient d'intérêt que pour nous, et ne contenoient depuis long-temps aucuns détails curieux, quand tout-à-coup l'horison se charge de vapeurs pestilencielles qui se répandirent sur toute l'Inde. Sœbralna enhardi par le meurtre de mon père, espéroit arriver au premier rang; mais, ne se sentant point assez de résolution pour conduire seul cette grande entreprise, il pensa qu'il pourroit s'appuyer de ma mère. Il ne connoissoit pas la fermeté de son caractère; et quoiqu'elle l'eût toujours traité avec dédain, il pensa qu'une longue captivité, les opprobres dont on l'abreuvoit, la détermineroient peut-être à s'unir à lui, sous prétexte de rendre la couronne à mon frère. La foiblesse de la constitution de ce malheureux enfant, lui laissoit l'espoir d'être bientôt le maître.

Ton père en quittant l'Inde, en t'emmenant avec lui, avoit, suivant la nouvelle loi, perdu ses droits au trône quand même les Indiens auroient voulu le relever. Sœbralna avoit fait promulguer la loi du divorce, pour rompre ses liens avec sa vertueuse épouse. Il n'attendoit pour le lui déclarer que l'aveu de Rainelord. Il envoie dans la tour un de ses agens, qui ose proposer à ma mère la main de ce monstre teinte du sang de mon père. Il lui promet d'adopter mon frère, et de relever pour lui les débris de la monarchie. Il proposoit même mon mariage avec son fils aîné. Ma mère écouta dans le plus grand silence ces odieuses propositions ; puis, tournant le dos à son vil émissaire, elle lui adressa ces paroles, en se retirant dans la tourelle. « Dites à votre maître que la veuve de Sbiloüs aime mieux mourir que de lui devoir la vie, et que mon fils ne parviendra jamais à la couronne s'il

ne lui reste que cette indigne ressource, pour la recouvrer ». Pensez, madame, que votre sort est dans les mains de Saebralna et qu'il peut d'un mot... Ma mère ferma la porte sur elle, et l'ambassadeur de ce monstre voyant qu'il n'avoit rien à espérer, sortit en jurant la perte de ma mère. Cependant, nous n'éprouvâmes pendant long-temps aucun changement dans notre sort. Les princes coalisés redoubloient leurs efforts, et sous prétexte de venger mon père qu'ils n'avoient point défendu, ils inondoient les frontières de l'Inde, de leurs nombreuses phalanges. Des milliers d'Indiens s'y portèrent; c'étoit un combat à mort entre la monarchie et la république. Cependant, la foudre étoit encore suspendue sur nos têtes; on nous écrivoit qu'on avoit offert la liberté de ma mère à condition que les armées coalisées s'éloigneroient du territoire de l'Inde. Les généraux du roi de

Perse, neveu de ma mère, répondirent que Rainelord sauroit mourir et qu'ils sauroient la venger. Cette réponse héroïquement barbare prouve assez que parmi les grands il n'y a point de parenté, et qu'ils sacrifient tout à leur intérêt. On vouloit le démembrement de l'Inde, peu importoit notre vie ou notre mort; plus les Indiens se rendoient coupables, plus on avoit de raisons de les rendre odieux. Les Japonois qui jusque-là étoient restés tranquilles spectateurs, se déclarèrent à leur tour, voulant, disoient-ils, punir le crime atroce des Indiens, d'avoir poignardé juridiquement leur roi. Cependant, la nation Japonoise devoit être celle qui eût dû moins le leur reprocher, eux qui, un siècle avant, s'étoient rendus coupables du même attentat. Mais les nations comme les individus oublient leurs forfaits pour ne *voir que* ceux de leurs semblables.

Ma mère jugeoit différemment, et autant que je me rappelle ses conversations avec ma tante, il me paroît qu'elle conservoit toujours l'espoir que les Persans, unis aux Japonois, nous délivreroient. Ma tante lui disoit un soir : Que de flots de sang seront répandus pour finir cette querelle, qui ne cessera que par la lassitude de l'un ou de l'autre parti, peut-être des deux ! Ah ! c'est bien inutilement que vous vous bercez de ces mensongères illusions. Non, ma sœur, notre gloire est passée, et ne croyez pas que ces cohortes terribles que vous voyez s'avançant de toutes les parties de l'Asie, jusqu'aux frontières de l'Inde, prouvent que les puissances s'occupent de nous. Non, elles espèrent leur agrandissement aux dépens du pays qui m'a vu naître. Voyez combien ils ont peu d'égards envers cette caste qui, presque toute entière, a fui l'Inde, dans

l'espérance d'y rentrer à main armée. Quel rang ont-ils dans les troupes étrangères ? A peine sait-on ce qu'ils sont devenus, si on en excepte le corps aussi peu nombreux que brave, qui est aux ordres d'un prince qui avant nos malheurs, étoit l'amour des soldats indiens. Les autres, réduits à faire des métiers pour vivre, ou à tendre une main suppliante, languissent dans la misère et l'oubli. Ah ! s'ils ne font rien pour ceux qui ont été se confier à leur générosité, que peuvent espérer ceux qui sont restés dans ces tristes contrées ? Ne nous flattons pas, ma sœur : ce n'est point du dehors que nous obtiendrons aucun secours ; le temps seul, la réflexion, peuvent adoucir nos farouches oppresseurs. Les nations ne sont point implacables comme les individus : la haine est une preuve de foiblesse, et la multitude est forte : quand il lui sera prouvé que nous ne pouvons plus nuire à ses pro-

jets, elle demandera notre liberté. — Moi, ma sœur, reprit Rainelord, la devoir à ces hommes que j'ai vu si long-temps ramper à mes pieds! oh! plutôt languir sans cesse dans les chaînes, ou périr comme mon époux, que d'attendre notre salut par des moyens indignes de moi! — Je ne crois pas, ma sœur, que mon frère eût pensé comme vous; relisez ses lettres, vous y verrez que ce qu'il desiroit le plus, étoit la prospérité et la paix de l'Inde; que ce n'étoit que par ce moyen qu'il se flattoit de jouir encore de quelques beaux jours. — Mes opinions, ma sœur, et celles de mon époux ont toujours été infiniment contraires, et s'il avoit pensé comme moi, il seroit encore sur le trône de l'Inde. — Vous eussiez pu, mon amie, retarder de quelques instans cette chûte terrible; mais il y a long temps que le coup est porté, et c'est de la magnifique profusion du prédécesseur de notre

ayeul, que sont sortis tous les maux de sa race. — Rainelord, qui ne pouvoit disconvenir de la vérité de ce que lui disoit ma tante, mais qui cherchoit à s'étourdir sur les causes de nos malheur, interrompoit toujours ces réflexions. Ce jour-là, voyant qu'elle ne pouvoit la forcer au silence, elle se retira dans la tourelle, et me laissa seule avec elle ; alors je lui demandai de m'expliquer ce qu'elle avoit voulu dire du grand Sbiloüs, que l'on m'avoit toujours peint comme un héros, et comme il étoit possible que ce fût lui qui fût cause de nos malheurs. Lisez ce mémoire qui me fut donné, peu de temps avant notre captivité, par un homme instruit, mais peut-être exagéré dans le parti qui a renversé la monarchie, et que j'ai conservé comme une leçon utile à mon neveu.

« Jamais Roi ne fut plus propre à pré-

parer le renversement d'un Empire que le grand Sbiloüs ; son siècle fait époque, parce qu'il se trouve fertile en grands hommes. Comme il arrive toujours après les guerres civiles, il n'en est point de plus désastreuse, mais aussi il n'en est point qui donne autant d'énergie. Dans ces temps de calamité, tout homme est soldat, tout chef est un héros ; ce n'est point comme dans les guerres étrangères, des hommes n'agissant que par des combinaisons d'un cabinet, qui ne déroule (si je puis me servir de cette expression) que peu à peu le plan qu'il s'est formé, pour lui demander sans cesse de nouveaux ordres, et de les tenir ainsi dans une sorte de dépendance continuelle.

« Mais dans la guerre de parti, chacun agit d'après lui-même ; échappé à un péril aujourd'hui, demain il en renaît un autre. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement, comme dans la guerre étrangère,

d'exposer sa vie ; vous avez à défendre celle d'une épouse chérie, de vos enfans, d'éloigner votre ennemi de vos propriétés. Quel courage, quel sang-froid il faut avoir, soit pour répondre à la confiance de vos voisins, soit pour la mériter! On a dû nécessairement prendre l'habitude de haranguer, et ainsi les forces et le génie s'exercent à l'envi. Ces secousses passées, dans un climat comme l'Inde, où très-peu d'années suffisent pour réparer les plus grands désordres, il n'a dû rester de cette commotion que le mouvement donné, qui, n'ayant plus à s'exercer dans l'attaque et la défense, a dû nécessairement se porter vers les arts, enfans du bonheur et de l'activité : delà, ces productions sublimes qui immortalisèrent le règne du grand Shilpüs. Flatté de réunir autour de lui ces génies immortels, et secondé par un ministre qui connoissoit toute l'utilité, même fiscale, que l'on pouvoit

retirer des productions des arts. Il accueillit les savans, les artistes, et alluma le premier ce foyer de lumières, qui depuis a éclairé les abus qui environnoient notre ancienne constitution : mais une société de bonzes qui ne fondoient leur puissance que par le despotisme des Rois, arrêtoit d'un mot les idées trop hardies qui auroient pu détruire le prestige sans lequel il est impossible qu'un seul homme commande à la multitude. D'ailleurs, la nation éblouie, et par les conquêtes de Sbiloüs, et par les fêtes brillantes qui se succèdoient dans le palais enchanté où la cour a été longtemps son idole, crut qu'elle ne pouvoit trop payer la gloire de passer pour la plus courageuse et la plus galante nation de l'Asie. Le peuple étoit accablé sous le poids des impôts; on ne remplissoit aucun des engagemens Le commerce qui ne vit que par le crédit public, commençoit à languir,





et un bonze aidé d'une des femmes du grand Sbiloüs, y porta un coup bien plus funeste, en faisant bannir de l'Inde plusieurs millions d'habitans, sous prétexte qu'ils avoient des opinions religieuses différentes de celles du Roi. Ils portèrent alors en Perse, et surtout au Japon, notre industrie; et non seulement nos manufactures se trouvèrent privées de bras, mais ces mêmes bras qu'on leur enlevoit, en établirent d'autres chez nos voisins, qui rivalisèrent les avec les nôtres. Alors l'Inde sentit toute la grandeur de sa perte, mais elle étoit irréparable : et d'ailleurs, elle eût voulu inutilement rappeler ces enfans chassés de la terre maternelle; ils n'y seroient rentrés qu'avec le desir de la vengeance.

» Nous ne l'avons que trop vu dans ces jours de deuil; ce sont ces mêmes hommes qui ont levé les premiers l'étendard de l'insurrection, et s'en sont





pris à ce malheureux Roi, qui les aimoit, qui les protégeoit, des maux que le grand Sbiloüs leur avoit faits. Bientôt, les finances ne trouvant plus dans le commerce un aliment toujours renaissant, s'épuisèrent; on fut contraint de soutenir des guerres désastreuses. Sbiloüs trop âgé, et subjugué par cette même femme qui avoit concouru au banissement des sectataires, quoiqu'elle eût pris naissance au milieu d'eux, moins peut-être par haine que pour en imposer, par ce fanatisme barbare, sur ses anciennes opinions, resta tranquillement dans son palais. Ses armées qui avoient toujours été victorieuses lorsqu'il marchoit à leur tête, furent battues dans plusieurs rencontres. Si la guerre la plus heureuse désêche les trésors d'un État, à bien plus forte raison celle qui n'est signalée que par les revers, doit elle annéantir toute ressource.

» Sbiloüs accoutumé à ne voir rien qui

lui résista , connut enfin le malheur. En vain son orgueil avoit joui, de donner pour maître au Mogol un de ses petits-fils. Les dernières années de son règne ternirent la gloire des premières, et semblable au soleil sur le déclin d'un beau jour, il ne lançoit plus que quelques foibles rayons de cette lumière vivifiante qui avoit rendu l'Inde si célèbre. Frappé dans ses chères affections, il vit périr sa famille, et ne laissa pour soutenir un trône ébranlé, qu'un enfant à peine sorti du berceau. L'Inde l'entoura de son amour, et la génie du régent, dont Sœbralna n'a que les vices, répara le désordre des finances, ou plutôt les pallia. Ses vues ambitieuses, ainsi que celles de Sœbralna, se portoient jusqu'au trône : on assure qu'il périt du poison qu'il avoit préparé pour le jeune Roi. Le ministre qui lui succéda, prudent et économe, sut, par une paix qu'il *achetoit à tout prix*, réparer les maux

du dernier règne; mais il desira trop conserver l'empire que lui avoient donné la jeunesse et l'inexpérience du jeune Roi; et prévoyant que s'il lui laissoit faire usage des qualités précieuses qu'il avoit reçues de la nature, il se passeroit bientôt de ministre, il résolut de prolonger son enfance politique, en l'enivrant des charmes de la volupté: et cet homme étoit chef des brames! Le jeune Roi n'avoit point jusqu'alors voulu jouir du privilège, accordé à la première caste, d'avoir plusieurs femmes; il aimoit tendrement la sienne, et quoiqu'elle fut plus âgée que lui, et que sa beauté fût médiocre, il ne concevoit pas comment le cœur pouvoit se partager. Mais le ministre, aidé des bonzes qui avoient la confiance de la Reine, parvint à lasser le Roi, que la princesse contrarioit sans cesse dans ses desirs, sous un prstexte ou sous un autres, et et à le rendre amoureux d'une Indienne

d'une naissance illustre, et dont l'ame ardente et sensible ne seconda que trop les intérêts de ces hommes de Dieu. Dès que le Roi eut fait ce premier pas, rien ne fut plus capable de le contenir Le vieux ministre qui ne vouloit que le distraire des affaires, et non le plonger dans le désordre, regretta trop tard de l'avoir égaré du sentier de la vertu. Ces désordres, qui étoient encore renfermés dans l'intérieur du palais, n'avoient point altéré l'amour des Indiens pour leur chef.

» Jamais Roi ne fut adoré d'aussi bonne foi : tant qu'il conserva des mœurs, il mit un grand prix à l'affection des Indiens. Mais les excès dessèchent l'ame, et la rendent incapable de tout ce qui est bon ; bientôt il ne mit plus aucune importance à l'amour de ses sujets, et abandonnant au ministre le soin de gouverner, concentra toutes *les puissances* de son ame dans son sérail,

dont il ne sortoit plus que pour la chasse. Mais rien ne hâta plus cette fatale division d'intérêts, entre la nation et son chef, qu'un de ces évènemens dont la cause échappe même aux regards des contemporains, tant la marche du crime est tortueuse. Le vieux ministre étoit mort : et le Roi, dont il avoit su contenir l'humeur guerrière, s'y livra ; ses succès enchantèrent la nation, pour qui les combats sont des fêtes. Ce fut en Perse et dans le Thibet, que se portèrent nos armées victorieuses. Les Japonois voulurent aussi nous combattre. La mère de Rainelord qui gouvernoit la Perse, dernier rejetton de cette maison rivale de l'Inde, mérita dans cette guerre d'être mise au rang des plus grands capitaines ; mais malgré son courage, rien ne résista à celui du Roi des Indes ; des conquêtes importantes reculèrent les bornes de la monarchie.

» Le Roi aimoit alors une femme douée des plus rares qualités, qui l'avoit suivi dans les camps. La Reine sentit, ou plutôt les bonzes qui la dirigeoient, sentirent pour elle, que si notre ayeul joignoit à cet amour que les Indiens avoient encore pour leur chef, l'admiration qu'inspire toujours un conquérant, il le devoit à celle qui faisoit passer dans son ame toute l'élévation de la sienne. On ne douta pas qu'elle ne prît un empire si absolu, que les bonzes ne seroient plus rien. Alors on profita d'une maladie qui vint arrêter le Roi au milieu de ses victoires. On vint à bout d'effrayer le monarque sur les punitions que Brama destine aux hommes voluptueux : et on le força de répudier l'objet de ses amours, qui en mourut de douleur. Le roi parfaitement rétabli, revint dans la capitale, où il fut reçu avec les transports de la

joie la plus vive. Les bonzes voulurent profiter de cet instant pour se rendre importans ; ils s'unirent avec le chef des brames. Une secte nouvelle avoit occupé les esprits sous les dernières années du grand Sbiloüs ; elle avoit des mœurs austères, et elle croyoit que l'on pouvoit honorer Brama sans être dans la dépendance du grand Lama, dont les bonzes étoient les plus fidèles sujets. Ceux-ci vouloient absolument que notre ayeul persécutât les autres. Il étoit naturellement bon et juste ; il ne les seconda pas dans leurs projets, et alors ils jurèrent sa perte.

» Plusieurs années se succédèrent sans aucun évènement mémorable. Le roi entraîné par ses passions, passoit d'objet en objet ; et admettant dans ses mœurs les coutumes des descendans de Mahomet, il eut un sérail nombreux, dont une femme d'une

caste assez obscure fut la favorite. Cette femme étoit belle, spirituelle, protégeoit les arts, les artistes; mais elle étoit sans principes et sans sensibilité. C'étoit peut-être la femme qui convenoit le moins pour être la maîtresse d'un grand roi, parcêqu'elle ne pouvoit lui donner que les goûts d'un particulier enrichi. Elle fit de ce roi un homme fiscal, qui ne regardoit plus les trésors de l'Inde que comme un revenu qui pouvoit lui procurer des jouissances. Il fut le premier des rois de l'Inde qui sépara ses intérêts de ceux de la Nation. Mais, n'anticipons point sur les faits; j'aurai à y revenir plus tard en parlant des craintes que les symptômes de la révolution qu'il avoit prévue, lui inspiroient.

» Laissez moi vous parler du coup funeste qui détruisit dans l'ame du roi, *tous attachement* pour un peuple qu'on *ne pouvoit*, cependant, accuser sans

[redacted]



injustice, du crime d'un forcené armé par les bonzes.

» Un jour qu'il sortoit pour aller à la chasse, un fou, car quel autre nom donner à un homme qui vient frapper d'une arme presque sans force, un roi environné de ses courtisans et de ses gardes. Ne devoit-il pas penser qu'il ne réussiroit pas dans le coup qu'il avoit médité, et que bien surement il n'en échapperoit pas davantage à la mort la plus cruelle ? Mais les bonzes lui avoient exalté la tête ; et d'une main mal assurée ; il fit une blessure peu profonde au monarque. Mais si la pointe du couteau de cet assasin n'arriva pas jusqu'au cœur, elle n'y dessécha pas moins toute sensibilité.

» Il n'avoit, depuis le commencement de son règne, été occupé que de rendre heureux les Indiens ; et se voyant en butte aux poignards, il prit

l'espèce humaine en haine. Il ne fut point sanguinaire, son naturel y étoit trop opposé; mais il fut indifférent au malheur du peuple qui avoit donné le jour à son assassin; et cette indifférence dans un roi, est peut-être plus dangereuse, parcequ'elle paralyse tous les ressorts qui pourroient faire le bonheur de la grande famille. Ce ne fut pas le seul mal que causa ce coup funeste.

» On instruisit le procès. Les juges qui étoient alors dans l'Inde ce qu'est le sénat aujourd'hui, quoique leur origine fût infiniment différente, haïssoient les bonzes; ils étoient presque tous de race opposée au grand Lama. Ils crurent voir dans l'action de l'assassin, un complot qui fait frémir la nature. La reine, son fils, protecteur des bonzes, furent inculpés dans cette procédure, que l'on entoura des ombres du mystère. Avec quelle profonde douleur le monarque vit ou crut voir des assassins

dans sa propre famille! Il avoit accordé à son fils une grande confiance; il étoit admis au conseil, malgré l'usage de l'Inde, qui en éloignoit d'ordinaire l'héritier présomptif. Il estimoit ses vertus, car ce prince étoit le plus vertueux des hommes; et quoique la sévérité de ses mœurs contrastât avec celles de son père, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Sa brû, que les malheurs de sa maison devoient rendre intéressante, vivoit dans l'intérieur du palais comme une simple particulière, adoroit son mari, et formoit ses enfans à la vertu. Sa fécondité l'avoit rendue chère aux Indiens: quatre princes croissoient sous yeux, et Selabius fut le dernier fruit de l'union la plus tendre. Ces augustes époux avoient pleuré leur fils aîné, qui, si jeune encore, annonçoit les plus grandes qualités. Heureux si la douleur que sa mort leur causa, les eût conduits au tombeau! elle eût préservé





le prince du plus affreux supplice qu'un père peut éprouver, celui de condamner son fils à la mort.

Le soleil avoit sept fois recommencé son cours, sans que le terrible arrêt fût exécuté, soit que le roi ne pût s'y résoudre, soit que l'on voulût en quelque sorte laisser oublier l'attentat que cette mort devoit punir, avant de frapper le coupable. L'ordre en étoit signé, et ce prince infortuné ne le remettoit pas au ministre qu'il avoit admis à cette terrible confidence. Cependant, le prince jouissoit de sa santé la plus florissance, chéri des Indiens qui commençoient à se lasser des désordres de son père, et de la misère qui en étoit la suite. Ils tournoient les yeux vers lui, dont la sage économie, les vertus paisibles, leur promettoient un règne heureux, quand tout-à-coup il est attaqué d'une maladie lente et douloureuse, dont les secours des plus habiles mé-

decins ne peuvent en arrêter les progrès.

Les Indiens désespérés, courent en foule dans les temples; ils implorent Brama pour qu'il détourne le coup dont ils sont menacés. Mais inutilement: un poison mortel circuloit dans ses veines; et quelqu'insensibles que fussent ses progrès, il étoit impossible d'en arrêter les effets. Le roi n'osoit à peine s'approcher de ce lit où languissoit la victime des vengeance de la justice: il ne pouvoit se reprocher la mort d'un fils parricide; mais il n'en ressentoit pas moins la douleur de voir descendre au tombeau ce prince, l'amour et l'espoir des Indiens. Sa femme le suivit de près; la même maladie qui avoit la même cause, l'y précipita peu de mois après: heureuse de rejoindre un époux adoré! Il restoit encore un complice à frapper Le monarque désespéré de ne voir que des larmes, en recula l'ins-





tant. Il espéroit que la douleur de la reine la rejoindroit au fils qu'elle pleuroit : d'ailleurs, son père existoit encore. Ce prince dont les grandes et malheureuses destinées avoient fixé si long-temps les regards de l'Asie, jouissoit dans une province de l'Inde que son gendre lui avoit cédée pour retraite, du doux repos que la vertu donne dans la vieillesse. Il gouvernoit en père la portion de sujets que le roi de l'Inde lui avoit confiée : il ne pouvoit se résoudre à troubler les dernières années de sa vie par la perte de sa fille unique, que, jusqu'à l'âge le plus avancé, il venoit voir, quoiqu'il fut séparé de la cour par un espace de plus de 80 lieues. Le monarque le laissa donc en paix terminer sa carrière ; et ce ne fut que lorsque la reine eut rendu à son père les derniers devoir, qu'elle reçut dans son sein le principe destructeur qui devoit la rejoindre à lui.

» Mais, ô douleur que rien ne peut exprimer ! à peine cette dernière et terrible vengeance étoit-elle portée, que les monstres qui avoient conduit cette infernale intrigue, firent savoir par une voie inconnue, mais avec des preuves incontestables, que ces êtres infortunés qui avoient péri par les ordres de leur père, de leur époux, étoient innocens du crime dont on les avoit chargés. Ce fut alors que rien ne put être comparable à l'horreur que cet écrit inspira au roi : poursuivi par les remords d'un forfait qu'on lui avoit fait voir comme un devoir sacré, il ne chercha plus qu'à éteindre dans son ame la plus légère sensibilité, en se plongeant dans les excès les plus inouis. Ce fut dans la caste la plus abjecte qu'il choisit une compagne, Yrba fut admise aux honneurs de sa couche, et s'il ne lui donna pas le nom de reine, elle en

eut toutes les prérogatives. Il contraignit sa famille à paroître avec cette courtisanne aux fêtes publiques. Rien n'égala l'insolence avec laquelle cette favorite reçut Rainelord lors de son arrivée dans l'Inde. Mais, ce qui doit le plus surprendre, c'est la bassesse des courtisans qui ployèrent le genou devant cette méprisable idole, qui n'avoit d'autre mérite qu'une beauté supérieure à toutes les femmes de l'Univers; mais son ame étoit avilie par l'infâme métier qu'elle âvoit fait presqu'au sortir de l'enfance, et elle ne prolongeoit son empire, qu'en employant tout les moyens pour enflammer les sens et l'imagination d'un homme que les jouissances avoient émoussé.

» Entourés d'hommes avides, ils dissipoient avec une insultante prodigalité les trésors de la nation, fruit des *sueurs* du peuple : des impôts et des

emprunts étoient les seuls moyens que savoient employer des ministres, vendus à cette infame courtisanne. Il me faut un million, disoit-elle à un brame qui étoit dans ce temps-là chargé des finances, ou je vous ferai renvoyer; et un bon d'un million se trouvoit sur sa sa toilette. Vingt ans d'une paix profonde avoient dû rendre l'Inde le plus fortuné des empires; et rien n'étoit comparable à sa misère.

» Les grands juges dont je vous ai parlés, et qui avoient cru qu'il représentoient la nation, refusèrent enfin d'enregistrer des édits burceaux : le roi les y contraignit. Ils suspendirent leurs fonctions. Panania, chef suprême de la justice, trouva cette occasion propre pour anéantir ces grands corps qui rivalisoient avec le trône. On se servit d'un ressort qui ne pouvoit avoir d'effet que sur un vieillard affoibli. Yrba





avoit épousé, avant d'être mise au rang des femmes de notre ayeul, un homme d'une caste noble : il se disoit parent du roi du Japon, qui avoit péri sur un échafaud. On plaça dans la chambre d'Yrba, comme portrait de famille, celui de cette infortuné monarque. Notre ayeul le vit, et Yrba, instruite par les ennemis des grands juges, lui rappela que la cause de la perte du roi du Japon n'avoit tenu qu'à son excessive condescendance pour ces mêmes hommes qui, dans cette île comme dans l'Inde, servoient d'intermédiaire entre le peuple et le roi. Frappé de terreur à cette idée, il jura leur perte, et les abandonna à la vengeance personnelle de Panama, qui les fit tous exiler, et nomma à leur place des hommes sans mœurs et sans connoissances, qui vendirent ouvertement la justice, et remplirent l'Inde de scandale et de troubles.

» Cependant, une force armée imposante contenoit les mécontens; et quoique tout dut annoncer une prochaine révolution, tout resta dans l'obéissance. Le monarque ne pouvoit se dissimuler que le trône ébranlé écraseroit de sa chûte lui ou son successeur. De-là venoit le soin si extraordinaire dans le rang où il étoit, d'accumuler des richesses personnelles, tandis qu'il laissoit dilapider celles de l'Etat. Non, la postérité ne croira pas qu'il n'avoit pas dédaigné d'avoir part au gain immense que faisoient les hommes du fisc sur les impôts. Son exemple fut suivi de toute sa cour; et l'on vit les plus grands seigneurs recevoir des traitans qu'ils avoient fait placer, les uns la moitié de leur bénéfice, d'autres le quart.

» Tout étoit devenu vénal. Les femmes de la cour intriguoient pour obtenir des places, soit dans les armées,

soit parmi les chefs, des brames, qu'elles faisoient payer chèrement. L'argent étoit devenu le seul mobile, et tous les moyens étoient bons, pour peu qu'ils pussent en procurer. Au milieu de ce désordre, quelques hommes de génie firent entendre des vérités hardies. Le monarque les exila : on livra leurs écrits aux flammes; mais de leurs cendres partoient des étincelles qui devoient embraser l'univers. Faites tout marcher tant que je vivrai, disoit-il à ses ministres : ensuite tout ira comme cela pourra.

» Cependant, peu d'hommes avoient reçu un esprit plus juste, et souvent son avis étoit le seul bon du conseil, et il n'en étoit pas plus suivi. Ils ne le veulent pas, disoit-il; qu'ils s'arrangent, je n'en suis pas cause. Le travail lui étoit devenu odieux, et le ministre, qui lui en évitoit le plus, étoit sûr d'être préféré au plus instruit

et au plus honnête; il vouloit qu'on respectât les brames, parce qu'il les regardoit comme une barrière sacrée, que l'on n'oseroit franchir pour venir jusqu'à lui.

» Sa profonde indifférence pour les affaires, laissoit un champ libre aux vexations des ministres, et tous les actes arbitraires se faisoient en son nom; on poussoit l'indécence jusqu'à mettre un prix à la liberté des citoyens; et l'ordre de les renfermer étoit payé plus ou moins, suivant l'importance dont ils pouvoient être. Les mœurs étoient si corrompues, qu'on rougissoit d'un attachement légitime, tandis qu'on affichoit avec impudence les désordres les plus signalés.

» Telles ont été les causes anciennes de la révolution ». Ma tante voyant ma mère, reprit le mémoire que je lisois avec le plus grand étonnement. Je com-

homme d'esprit que d'Etat, crut possible de réunir deux puissances que tous leurs intérêts devoient porter à la défiance l'une de l'autre, et conçut le projet d'une alliance que l'or de notre cour cimenta. Le mariage de Rainelord avec Sbiloüs fut résolu ; elle vint dans l'Inde parée de toutes les graces de la jeunesse, et d'une figure charmante ; c'étoit la simplicité jointe à l'élégance : rien n'étoit plus séduisant. Le monarque en fut enchanté, et il chercha de très-bonne foi à lui être agréable, quoiqu'il eut plus de douze lustres. Il étoit, il faut en convenir, infiniment plus aimable que Sbiloüs, qui n'avoit pas encore vingt-ans. Aussi, la jeune princesse parut aimer beaucoup plus son beau-père que son mari. Yrba trembla de l'empire qu'elle pouvoit prendre, et chercha à la rendre odieuse au Roi ; mais ce fut inutilement. De plats sarcasmes qu'Yrba répétoit, lorsque

son infame beau-frère les lui avoit appris, n'eurent que peu d'effet ; et cette charmante princesse continua à être l'idole des Indiens, qui se flattoient que tant de graces et de brillantes qualités réunies dans la Reine, les délivreroient du malheur de l'empire des maîtresses dont ils étoient si las.

» Elle changea la triste étiquette de la cour, et se montra familièrement au peuple qui ne se lassoit jamais de la voir. On se portoit sur ses pas, et tous les jours sembloient en être un de fête. Cependant, une faction opposée à celle du ministre qui avoit fait son mariage, prévit que rien n'égaleroit sa puissance, si la jeune princesse en prenoit une sans bornes sur l'esprit de son époux ; et ils cherchèrent tous les moyens de l'en rendre moins digne. Ils s'insinuèrent dans son esprit, et lui donnèrent insensiblement un goût immodéré pour tout ce qui s'appelle plaisirs.





Rien n'égala le luxe et les prodigalités de la jeune cour, ou, pour mieux dire, de celle de la princesse. La frivolité présidoit à sa toilette; des modes qui ne faisoient que paroître, passoient de la cour à la ville, et entraînoient les fortunes les mieux établies, par leurs ruineux changemens. En même temps que les agens de la faction opposée aux amis de Rainelord, l'égaroient dans un sentier couvert de fleurs qui cachoient les épines dont ils l'avoient semé, ils ne cessoient de répéter à l'héritier du trône, qu'une femme si légère, et qui traitoit son coëffeur, et la femme qui présidoit à l'élégance de ses parures, en ministres d'état, étoit indigne de sa confiance. Ils ne réussirent que trop, au moins dans une partie de leur infame projet.

» La reine fut long-temps sans recevoir de son époux aucune marque d'attachement : l'éducation que l'on

avoit donnée à ce prince, contrastoit avec celle de sa femme. Il sembloit qu'on avoit oublié que les graces sont au corps ce que l'imagination est à l'esprit, et que pour commander à la plus aimable nation de l'univers, il ne suffisoit pas d'être estimable, il falloit encore la séduire par un extérieur agréable. Sbiloüs que ses vertus rendoient si cher à la postérité, sembloit, par ses manières, par son ton, être né de la caste la plus obscure; il en avoit la rusticité, et la princesse eut extrêmement à souffrir, dans les premières années, de la violence de son caractère. Il la contrarioit dans ses goûts; et loin que des amis vertueux osassent lui dire que le premier devoir d'une femme est de se prêter aux goûts de son mari, eux qui se couvroient de ce nom respectable pour la tromper, l'excitoient encore à braver ses remontrances, et à se livrer avec plus de fu-





reur aux folles imaginations des artisans de ses plaisirs.

» En vain ses tantes qui avoient l'habitude de la sévérité des coutumes de la vieille cour, cherchoient à ramener votre mère à la dignité de son rang, qui seul inspire le respect au peuple ; elles ne purent y réussir. Le Roi livré à Yrba et à ses viles créatures, ne se mêloit pas plus de sa famille que du soin de l'Etat. Il ne chercha point à réprimer les désordres qui ont eu des suites si funestes. Il fut attaqué d'une maladie dont rien ne put arrêter les progrès, et mourut presque abandonné de sa famille et de ses amis, qui craignoient de rencontrer la mort dans les émanations pestilentielles qui s'échappoient de toutes les parties de son corps, et ne permirent pas même qu'on lui rendit les honneurs funèbres ; triste pronostic de *la fin* prochaine de la gloire de cette *maison*. Cependant, Sbiloüs parvint

au trône. Le peuple chez qui dans ce temps-là, aimer les Roi étoit un instinct naturel, et qui étoit las de la corruption de la cour, ne s'occupa que des qualités estimables du jeune Monarque, dont les premières actions de son règne donnèrent la preuve. On les célébroit à l'envi; et lorsque l'histoire recueillera ces pièces fugitives, pour donner un tableau exact des sentimens de la nation pour ce prince infortuné, on le verra comparé au meilleur prince de l'Asie; on verra même que quelques-uns des hommes qui, par leurs écrits sanguinaires, ont depuis égaré le peuple, avoient consacré leur plume à célébrer les vertus de Sbilpïs, au moment où il monta sur le trône.

» Son prédécesseur, en détruisant les grands juges, avoit fait un coup hardi, et qui pouvoit bouleverser l'Empire. Il s'étoit aliéné le cœur de la plus grande partie de ses sujets qui

tenoient par le sang ou par leurs relations à ces magistrats ; mais le peuple commençoit à les oublier, et il n'étoit plus question pour profiter de l'abaissement de ce corps redoutable, que d'en détacher peu à peu ceux que l'exil commençoit à lasser, et de les mettre à la place de ces hommes immoraux que Panama avoit ramassés à la hâte pour former ce Sénat. Panama auroit pu être utile pour soutenir son ouvrage ; il avoit de grandes vues, et il n'étoit nécessaire que de lui faire respecter des principes dont il ne s'étoit égaré que par la haine qu'il portoit aux grands juges. Cette haine satisfaite par leur destruction, Panama auroit servi un Roi vertueux avec autant de zèle que de génie. Et le même homme qui, pour parvenir à ses fins, avoit fait bassement sa cour à l'infâme Yrba, auroit su prendre au moins l'apparence d'une conduite irréprochable ; car il

avoit une extrême facilité à saisir toutes les nuances du caractère du maître dont il auroit assuré la puissance. Mais ses ennemis exagérèrent ses torts, et déprimèrent ses qualités brillantes : Panama fut disgracié. On choisit, pour le remplacer, une des victimes de son système, homme qui n'avoit de célèbre que son exil, mais d'un génie borné, et dont les minutieuses ponctualités ne le rendoient point capable de la seconde place de l'Empire. Le brame qui étoit à la tête des finances, étoit encore plus intéressant à conserver, car jamais homme n'eut la tête aussi ministérielle. C'étoit un fripon, on ne peut se le dissimuler ; mais gorgé de richesses, il n'avoit plus d'intérêt à dilapider les trésors de l'Etat. Il avoit su, au milieu des désordres de la fin du dernier règne, établir l'équilibre de la recette et de la dépense : sous un roi économe, il eût assuré la

prospérité de l'Etat. Mais il falloit le contenir par la crainte, et l'encourager par l'espérance des grandeurs ; il falloit le placer entre l'échafaud et les premières dignités ; et on l'auroit vu marcher constamment vers le bien, qui eût été pour lui le seul parti avantageux. Mais Sbiloüs haïssoit les mauvaises mœurs, sur-tout dans un brame ; et il fut chassé et remplacé par le plus honnête homme possible, mais dont les projets philantropiques, beaux dans la spéculation, étoient impraticables dans un Etat dont les ressorts étoient vieillis. Lersalbem, le digne et vertueux Lersalbem, fût appelé au conseil ; il étoit déjà sur le déclin de l'âge, et il auroit fallu une vigueur qu'il ne pouvoit plus avoir, pour contenir les factions.

» Le ministère de la guerre fut confié à l'homme le plus vertueux, et qui réunissoit le plus de lumières au travail le





plus assidu. La mort l'enleva, et il fut remplacé par un militaire disgracié sous notre ayeul, qui avoit été chercher du service dans les cours étrangères. Jamais choix ne pouvoit être plus contraire à l'Etat. Cet homme avoit oublié le caractère national : habitué à commander des machines flétries par un honteux esclavage, il voulut soumettre à des punitions avilissantes, cette portion si intéressante de la nation, que l'amour de la gloire conduisoit aux dangers comme au bal. Il fit ou voulut faire changer l'habit militaire. Celui qu'il cherchoit à faire adopter, n'étoit point avantageux à l'élégance de nos jeunes militaires, qui vouloient tout à-la-fois faire l'amour et la guerre. Le soldat contrarié dans ses goûts, et menacé sans cesse d'être frappé des mêmes armes qui faisoient autrefois son orgueil, prit en haine le ministre et même le roi qui le laissoit avilir par lui. Plu-

sieurs aimèrent mieux mourir que de se soumettre à cet affreux régime : beaucoup désertèrent ; et l'armée ayant perdu son amour pour son chef, ne fut plus qu'un corps difficile à contenir, et qui n'attendoit que l'instant de renverser un trône, dont elle n'avoit plus d'intérêt à défendre les droits.

» Je ne dirai qu'un mot de celui qui étoit chargé des traités, des alliances, l'histoire fixera sa place. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit sincèrement attaché à son maître, et qu'il étoit si parfaitement honnête homme, que n'étant encore qu'ambassadeur, il fut chargé de négociations importantes, et que l'on croyoit ne pouvoir terminer qu'en employant l'or pour corrompre le conseil du souverain chez lequel il étoit envoyé. On fit donc partir cent talens, que cet homme vertueux renvoya, disant que le traité avoit été signé le même jour que cette somme étoit *rrivée*.

» Le monarque avoit consulté dans le choix de ses ministres, l'opinion publique qui se trompe rarement, et les instructions que son père lui avoit laissées. Il avoit rappelé auprès de lui un des amis de ce prince, que feu Sbiloüs avoit laissé en exil depuis plus de 25 ans; et sans lui donner la qualité de premier ministre, il en avoit toute l'influence : mais il étoit loin de réunir les éminentes qualités que cette place demandoit. Il s'étoit, dans sa retraite, livré au goût des plaisirs : épicurien sans énergie, il songeoit moins au bonheur du peuple qu'à conserver la tranquillité nécessaire à la vieillesse. Il avoit tout l'esprit qu'on peut avoir, et répondoit, par une raillerie piquante, aux affaires les plus graves. Les Indiens, disoit-il, doivent se conduire avec des chansons; ce sont des enfans à qui il ne faut que des jouets : peut-être auroit-il eu raison trente ans plutôt. Mais les amis du

ministre des finances, profitant du crédit que sa place leur donnoit, s'en servoient pour répandre des vérités hardies, qui, sous le dernier règne, eussent privés leur auteur de la liberté ; et ce peuple d'enfans commençoit à sentir sa force et à s'agiter dans les liens qui gênoient ses mouvemens. Ce contraste de philosophie et d'insouciance paralysoit toutes les opérations ministérielles. Sbiloüs avoit cru, d'après l'avis de son conseil, et peut-être plus encore d'après son cœur qui rejetoit tout pouvoir arbitraire, devoir rappeler les anciens magistrats. Ils furent reçus par le peuple de la capitale avec un enthousiasme que l'on n'avoit encore vu que pour les rois; et fiers de leur popularisation, ils se promirent bien de contrarier toutes les mesures de la cour, en reconnoissance de ce qu'elle les avoit rappelés.

» La reine qui n'étoit plus un en[illegible]
et à qui les magnifiques bagatel[illegible]

pouvoient plus suffire pour occuper l'activité de son ame, voulut se mêler aussi de gouverner, ou plutôt ses perfides amis voulurent gouverner par elle. Son époux résista long-temps à ses desirs, mais il y céda : l'agrément de sa société la lui avoit rendu infiniment chère, et son attachement pour elle augmentoit chaque jour son empire. Alors, la scène changea à la cour. Mais je m'apperçois que la nuit s'avance, interrompit ma tante; remettons à un autre instant pour lire la fin de ce tableau, où votre mère n'est peut-être pas assez ménagée; elle a eu de grands ennemis, mais la postérité la jugera.

Il nous étoit très-difficile de trouver les instans de recommencer cette lecture, et plus ils étoient rares, plus ils piquoient ma curiosité. La surveillance de nos gardiens étoit toujours la même, et nous ne recevions qu'avec une extrême difficulté des nouvelles du dé-

hors, qui ne servoient qu'à accroître nos alarmes. Et au moment où la nature sembloit sortir du long deuil de l'hiver; que le soleil, dont nos persécuteurs n'avoient pu intercepter entièrement les rayons, pénétroit dans notre froide prison; où nous entendions gazouiller la voyageuse hyrondelle, et que tout rappeloit en nous le sentiment de la liberté, nos farouches gardiens entrèrent un jour pour s'assurer s'il n'existoit entre nous et le dehors aucune communication. J'ai déjà dit la précaution que j'avois prise pour soustraire à leurs recherches les monumens précieux de l'amour de mon père et ceux de l'attachement de nos fidèles serviteurs. J'étois sans crainte sur leur sort leurs recherches furent infructueuses, et ils ne trouvèrent d'autre aliment à leur barbare curiosité qu'un livre de prières, que ma mère gardoit comme un tendre souvenir de l'amour de Sbiloüs, qui le lui avoit donné quelques jours avant

leur séparation, et un turban que ma tante avoit conservé comme venant de lui. Ils eurent la cruauté de leur ôter l'un et l'autre, quelques prières qu'elles fissent pour les conserver. Nous sûmes par celui qui avoit le courage de s'exposer au plus grand péril pour nous instruire de ce qui se passoit, que ce turban avoit causé les plus vives inquiétudes. On avoit fait citer tous ceux qui pouvoient donner quelques renseignemens, et il leur paroissoit certain qu'il n'avoit jamais appartenu à mon père. Je n'osai point me permettre à cet égard aucune question envers ma tante. Cependant, en rapprochant différentes circonstances, j'ai cru qu'il étoit possible que ce fût un de nos amis qui l'avoit donné à la princesse, et qui successivement auroit apporté tout ce qui étoit nécessaire pour un habillement d'homme, afin de faire évader la reine : car je ne crois pas que la princesse Selabius





eût ce projet pour elle. Il lui paroissoit impossible qu'on en voulût à ses jours, et se croyant destinée aussi bien que moi à une longue captivité, elle se dévouoit, comme elle me l'a dit depuis, à soutenir mon courage dans ce séjour de douleur. Mais quelle que fût la raison qui avoit fait trouver ce turban dans sa chambre, il fut enlevé; et la suite de ce projet, s'il a jamais été formé, resta sans exécution. Parmi les lettres que nous recevions de l'inconnu, il y en avoit de si peu intéressantes, que nous ne cherchions pas à en accroître le volume de celles que nous avions tant d'intérêt à conserver ; mais celle que je transcris ici, parut mériter sa place dans ce précieux dépôt.

---

*Billet de l'inconnu à la princesse Sélabius.*

Du. Ier. jour de la 3e. lune.

L'ÉTOILE de Sœbralna pâlit; ses lâches amis l'abandonneront bientôt à sa parfaite nullité. Haï, méprisé de tous les partis, il périra comme il a vécu, sans jouir de la célébrité des grands scélérats. Ximacelem subjugue, enlève tous les suffrages : aidé des monstres sanguinaires qui l'environnent sans cesse, il ne connoîtra bientôt aucunes bornes à ses attentats. Tœmra seconde ses projets, ou du moins ne paroît encore que le suivre; peut-être d'ici à peu de temps voudra-t-il aussi être le chef d'un parti encore plus atroce que celui de Ximacelem : mais moins adroit que ce dernier, je doute qu'il réussisse. Tout marche rapidement vers des catastrophes inouies jusqu'à nos jours : un esprit

de vertige égare le peuple, il sourit à ses bourreaux : il ne prévoit pas que ces monstres ne se contenteront pas de priver de la liberté, de la vie, ceux d'une caste proscrite ; il leur faudra d'autres victimes, et il les trouveront parmi les citoyens dont la probité, les talens ou la richesse pourront être un obstacle à leurs projets. On parle d'un partage égal des terres : c'est Tœmra qui prêche cette doctrine destructive de tout Etat policé. Cette portion du peuple que l'on exaspère, écoute avidement ces rêves absurdes, ne voit pas le piège que l'on lui tend, et servira ces monstres qui lui promettent, pour prix de ses crimes, l'abondance et le bonheur.

»Si les deux factieux se réunissent à celle de Sœbralna, l'Inde est perdue ; mais rarement les méchans restent unis : on peut donc conserver quelqu'espoir ; on ne paroît pas s'occuper de la reine. Les perquisitions que l'on a faites dernié-

ment dans la tour, n'ont pas eu le succès qu'ils en attendoient : puissent-ils être si occupés les uns les autres, qu'ils ne puissent trouver l'instant de mettre en jugement la femme du malheureux Sbilbüs ! Pour vous, madame, et les deux enfans, vous n'avez rien à craindre ; et les orages révolutionnaires cessés, vous recouvrerez la liberté : puissai-je y contribuer au prix de mon sang! »

Eh bien! ma sœur, dit Rainelord à ma tante, voyez si l'on n'eût pas mieux fait de s'opposer par la force à ces tigres au moment où ils brisèrent leurs chaînes, que de laisser dévaster les plus belles contrées de l'Asie. Je suis loin, ma sœur, de ne pas desirer que cette horde sanguinaire disparoisse du sol Indien; mais je ne les confonds pas avec les fondateurs de la liberté; et je suis persuadée qu'ils n'ont dû leur fatale puissance qu'aux dissentions qui se sont élevées entre le parti de la cour et les vrais mandataires du *peuple.*

Lv

Si on eut voulu de meilleure foi la réforme des abus.........—Des abus! mais pouvoit-il y en avoir de compables aux maux qui pèsent maintenant sur le peuple?—Hélas! ma sœur, je ne crois pas que vous puissiez m'accuser d'être de l'avis des monstres qui déchirent notre patrie; mais dussent-ils me conduire à l'échafaud, je n'en dirai pas moins qu'ils n'ont dû leur force qu'à nos fautes. Si la cour eût été de meilleure foi, si nos amis ne nous eussent pas abandonnés, Sœbralna n'auroit pas osé former des projets qu'il auroit bien su ne pouvoir s'exécuter, et Ximacelem ne seroit pas sorti de la poussière. Mais à quoi serviront des regrets inutiles? Il ne nous reste plus qu'à souffrir avec patience, et attendre de celui qui conduit toutes choses, qu'il nous délivre des mains de nos persécuteurs, ou qu'il nous prépare, dans notre véritable patrie, des couronnes impérissables.

C'est ainsi que cette ame céleste, sans aigreur, sans préjugés, jugeoit une révolution qui l'avoit arrachée d'un séjour où elle réunissoit les plus douces jouissances, pour la plonger dans une prison dont elle ne se flattoit pas de sortir.

Ma mère conservoit dans les fers toute la fierté de sa race : jamais elle ne s'abaissoit à la plainte : jamais elle ne fit une démarche indigne de son rang. Et si tandis qu'elle resta dans la tour de l'Ouest, elle conserva quelqu'espoir, ce n'étoit point à ce sentiment qu'elle devoit son courage; car j'ai su depuis que lorsque l'on eut la cruauté de l'arracher de cette prison pour la plonger dans une autre, elle n'en conserva pas moins toute l'énergie de son caractère. Pourquoi de si grandes qualités n'ont-elles pas servi à la garantir des piéges dont on entoura sa jeunesse! O peuple Indien! vous que je ne puis haïr, si vous

l'accusez des maux qui vous accablèrent, vous fûtes vengé d'un manière bien cruelle; et j'ose croire que vous eussiez été trop généreux pour abreuver la femme de votre dernier prince, de tant d'ignominies. Non, vous n'eussiez pu supporter l'idée des traitemens indignes que l'on lui a fait subir. Mais écartons un instant ces tristes images, et suivons le cours des évènemens désastreux qui entraînèrent la ruine entière de ma famille. Ma tante reçut peu de jours après une lettre de l'inconnu, qui nous remplit de terreur.

---

*Lettre de l'inconnu à la princesse Selabius.*

Du 2e jour de la 6e. lune.

DEPUIS plus de quinze jours, madame, nos alarmes n'ont fait que s'ac-

[redacted]



croître; les deux factions ont paru se réunir. Ximacelem qui avoit besoin de l'or de Sœbralna, lui avoit promis de le mettre sur le trône. Il se tenoit des conciliabules secrets dans l'intérieur du palais de ce prince, qui admettoit à sa table les agens de Ximacelem. Cependant, les trésors s'épuisoient, et il étoit forcé de recourir à des ressources ruineuses pour subvenir aux dépenses excessives qu'exigeoient ses projets. Il vendit les précieuses collections que son ayeul avoit rassemblées à grands frais ; et il étoit certain que s'il manquoit ce moment, il n'auroit plus de moyens pour solder les émissaires qu'il entretenoit dans les quartiers les plus peuplés et les plus pauvres de la ville. Il y distribuoit de l'or, et préparoit, par ce métal corrupteur, les esprits au grand changement qu'il se flattoit d'opérer; Ximacelem le trompoit, et ne vouloit que lui faire payer l'insurrection dont il avoit besoin pour





faire proscrire ceux des sénateurs qu'il n'espéroit ni corrompre ni intimider, et qui avoient eu le courage de dévoiler ses complots. Cependant, la ville est livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, les asiles des citoyens sont violés, les propriétés abandonnées au pillage. Ceux qui échappent au fer des assassins sont livrés à des tribunaux sanguinaires ; et tout annonce une désorganisation générale. L'instant fixé pour faire proclamer Sœbralna chef suprême de la nation, est arrivé ; c'étoit au milieu de la nuit qu'il devoit se rendre auprès des magistrats du peuple ; les conjurés viennent dans son palais ; mais Ximacelem les avoit instruits de ce qu'ils devoient dire au plus lâche comme au plus vil des hommes ! Nous sommes près de vous suivre, mais le danger est extrême, nous ne répondons que de mourir auprès de vous ; le peuple ne veut plus de *maître*, et quand il voudroit en souf-

frir, ce ne seroit peut-être pas vous qu'il choisiroit : n'importe, montrez-vous, la fortune fera le reste. Celle du prince étoit passée, et sa lâcheté sauva l'état du malheur d'être sous sa puissance. Il ne peut commander à la crainte qui le possède; il pâlit, il tremble, et tombe évanoui aux pieds des conjurés qui, jetant sur lui un regard de dédain, le laissent seul, abandonné aux tourmens de la peur, et à la honte de n'avoir pu la vaincre. On publie sa foiblesse, et il ne remporte, d'un projet auquel il a tout sacrifié, fortune, honneur, repos, que le souverain mépris de tous les partis. Vous n'avez plus rien à craindre de ce monstre; qu'il vive ou qu'il meure, il n'aura plus aucune influence dans le sénat. Heureux si sa chûte n'avoit pas servi à rendre la puissance de son adversaire plus redoutable! Rien ne peut arrêter son audace, il ne respecte plus rien. Le 13e. jour de la 5e. lune, il a

fait environner le sénat de soixante mille hommes armés, suivis de machines de guerre. Il entre dans le sénat, et demande que l'on lui remettre les sénateurs qui ont osé s'opposer à ses volontés. Plusieurs s'étoient dérobés par la fuite au malheur de tomber vivans dans les mains de ce monstre ; le sénat effrayé livre les autres : mais ce n'étoit pas assez pour cette ame atroce ; le sang qui ne coule pas à grands flots, ne peut satisfaire la soif qui le dévore, et il trouve que cette journée est perdu pour lui. Cependant, il a nommé pour remplacer Serretan, qu'il accuse de foiblesse, un de ses plus chers amis, qui a passé les premières années de sa vie dans la servitude, et qui n'est parvenu à être à la tête des troupes de la capitale, que par les cruautés inouies qu'il a exercées sur les malheureuses victimes immolées dans les prisons. Son ame qui ne respire *que haine* et vengeance, est à l'unisson,





de celle de Ximacelem. Depuis ces trois jours, rien n'est comparable à l'effroi qui règne dans cette malheureuse ville. La nuit, que la nature a consacrée au repos, n'arrête pas les entreprises de ces monstres; ils pénètrent dans l'intérieur des maisons; ils enlèvent les malheureux proscrits; on tremble pour soi, pour ce qu'on a de plus cher; et quand à l'aurore deux amis se rencontrent, ils s'étonnent de se revoir, d'être libres, de respirer encore. C'est avec la plus profonde douleur; madame, que je vous fais passer ces tristes détails; mais j'ai promis de vous dire la vérité, et quelque cruelle qu'elle puisse être, je ne dois pas la déguiser. Cependant, je ne vois encore aucune raison de craindre pour les jours de Rainelord, et Ximacelem ne me paroît y avoir aucun intérêt. Seroit-il donc des hommes assez pervers pour commettre des crimes inutiles à leurs projets? Je ne veux

pas le croire pour l'honneur de l'humanité. »

Rainelord, que l'intérêt de l'Inde touchoit peu, lut avec assez de tranquillité cette triste relation, et elle ressentit plus de joie de l'abaissement de Sœbralna que d'effroi de la puissance de son adversaire ; d'ailleurs, elle espéroit que les partis se heurtant sans cesse, ils n'auroient pas le loisir de s'occuper d'elle. Hélas ! elle ne pensoit pas que les méchans ont toujours le temps de faire le mal.

Son cœur s'est rouvert à l'espérance. Parmi les magistrats qui nous surveilloient, deux avoient paru touchés de notre malheur. Ils cherchoient de très-bonne foi à l'adoucir. Ils eurent plusieurs conférences avec ma mère : on m'engageoit alors à me retirer avec mon frère dans la tourelle ; non que l'on se défiât de moi, mais parce qu'on ne pouvoit compter sur la discrétion d'un en-



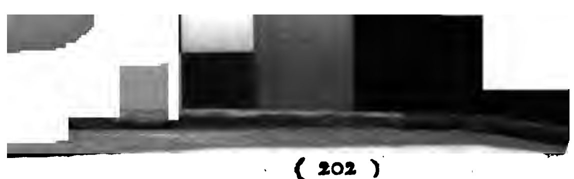


fant trop jeune encore pour sentir la conséquence d'un mot dit imprudemment. Ces deux hommes qui furent victimes de leur zèle, espéroient, comme me l'a dit depuis ma tante, saisir un instant où la garde seroit composée d'hommes indifférens, que l'or pourroit séduire, et au moyen d'un travestissement nous enlever de la tour, et nous conduire en Perse. Ma mère crut pouvoir me faire part de ce projet. J'avoue qu'il me causa la joie la plus vive. Espérer te revoir, ô mon bien-aimé! pouvoit-il y avoir un bonheur comparable à celui-là? Ton absence me rendoit si malheureuse, j'éprouvois de si vives alarmes des dangers où tu étois exposé, que j'aurois donné mon sang pour voir terminer cette guerre entre les enfans de ma patrie. Mais, au moins, me disois-je, si je suis près de lui, si ma mère unit nos destinées, je le suivrai au milieu des hasards, je panserai

ses blessures ; et si le coup le pl
neste tranchoit ses jours , je ne lu
vivrois pas d'un instant : conçois
malheur pareil à celui de vivre sa
voir si le seul objet par qui l'on
la vie , existe encore ? C'est cepe
le tourment affreux que j'ai e
tout le temps de ma captivité.

Ma mère croyoit déjà toucher
instant fortuné , et ne sentoit p
poids des chaînes qu'elle espéroit
sans retour. Ma tante ne pouvoit se
au même espoir ; elle craignoit c
l'évènement n'a que trop confirm
Les moindres mouvemens n'éveill
la haine assoupie de nos ennemis
les portassent aux derniers excè
deux magistrats du peuple rev
plusieurs fois, et chaque entrevue
toit aux idées flatteuses que ma m
formoit. Le jour où les devoirs d
charge les ramenoient à la tour,
les attendîmes , mais inutilem

lui faisoit que trop imaginer que ces infortunés avoient été découverts, et elle ne put dissimuler la violente douleur que cet évènement lui causa. Eh bien ! lui dit un de ces cannibales, vous êtes bien fâchée de ne pas voir vos chers amis; mais il faut vous en consoler, car je ne crois pas qu'ils vous revoient jamais, si ce n'est dans la grande bande. Ma mère leur lança un regard si fier, sa figure exprima un si grand caractère, qu'ils se turent, et n'osèrent rien ajouter. Dès que nous fûmes seules : nous sommes perdues, s'écria-t-elle douloureuse-





livrer à leurs tribunaux ! quels crimes pourront-ils vous reprocher ? Vous me survivrez : mais quel sera votre sort ? Ma sœur, ma chère Selabius, s'ils vous épargnent, je mourrai moins infortunée ; mes enfans retrouveront en vous une mère : Sbiloüs vous les a recommandés.

Ma tante qui n'avoit point partagé l'espoir de ma mère, de pouvoir échapper à ces bourreaux, ne voyoit pas non plus que pour avoir changé nos surveillans, il fût décidé que Rainclord rejoindroit son époux ; elle chercha à la calmer, et ramena dans son âme quelque tranquillité ; mais elle ne put entièrement éloigner d'elle les idées funestes qui la poursuivoient ; et persuadée qu'elle auroit bientôt à répondre à ceux qui se disoient ses juges, elle passoit plusieurs heures enfermée dans la tourelle, pour préparer les réponses qu'elle pourroit faire. Souvent ses méditations se pro;





longeoient jusqu'après le coucher de mon frère, ce qui me donna la facultéde suivre la lecture du récit que j'avois commencé ; ce que je fis encore en plusieurs jours : rien ne pouvoit suspendre d'une manière plus intéressante, les inquiétudes que j'avois sur son sort, et j'y mettois une attention extrême.

» Une vérité bien affligeante pour l'humanité, mais que l'expérience des temps a confirmée, c'est qu'il est infiniment rare que les très-honnêtes gens réunissent aux qualités qui font l'homme de bien, celles qui constituent l'homme d'état. Sbrloüs n'en a que trop fait l'expérience dans le choix de ses ministres ; tous ceux qu'il a nommés de son propre mouvement, étòient ou paroissoient être d'une probité à l'épreuve de la contagion de la cour ; mais ils ne purent soutenir un trône ébranlé depuis un demi-siècle. Qui n'auroit dit, en voyant ceux dont





il s'étoit entouré à son avénement à la couronne, que les jours les plus sereins alloient luire sur l'Inde ! Un roi qui ne vouloit que le bonheur du peuple, qui n'avoit que des goûts simples, qui ne croyoit point qu'il lui fût permis de disposer des trésors de la nation pour satisfaire des fantaisies, ni payer le luxe insolent des courtisans ; qui ne se trouvoit heureux qu'au milieu de sa famille, et dont les délassemens n'étoient que des travaux manuels où il se plaisoit à exceller, ou des promenades dont le but étoit toujours quelqu'acte de bienfaisance qu'il cherchoit même à dérober à la connoissance de ceux qui en étoient l'objet. Mais la corruption du dernier règne avoit gangrené les cœurs de la plupart des courtisans, et ils ne pouvoient voir la sage économie du roi, sans sentir qu'ils ne pourroient espérer de puiser dans les coffres du peuple ; dont il seroit le

plus scrupuleux administrateur. Ils renoncèrent donc à lui rien demander directement, et ne comptèrent que sur la magnificence de la reine et la prodigalité des princes; mais, sur-tout, ils n'abandonnèrent point le honteux trafic des emplois. Le conseil étoit composé d'une manière peu propre à leurs projets; il falloit donc déjouer les opérations des ministres, les attirer dans des piéges pour qu'ils perdissent la confiance du maître. Cela n'étoit pas difficile avec des hommes plus probes que lumineux, qui haïssoient l'intrigue, et que les tracasseries de cour dégoûtèrent bientôt; ils se retirèrent presque tous avec les regrets de Sbiloüs et de la nation, et furent remplacés par des hypocrites, qui n'avoient que le masque des vertus, que les autres avoient réellement.

» Un homme sorti des montagnes voisines de l'Inde, étoit parvenu des der-

niers emplois chez un banquier, à être son associé. Son intelligence mercantille lui avoit attiré une sorte de réputation; il voulut y joindre celle de bel esprit : la nature lui en avoit refusé les moyens mais il avoit pour compagne une femme qui sous l'extérieur le plus simple, cachoit un génie sublime. Trop modeste pour briguer la réputation d'auteur, ou peut-être plus fière de celle que pourroit obtenir son époux, elle lui consacra sa plume, et tous les ouvrages qui en sortirent, parurent sous son nom. Ils avoient ce coloris de sensibilité qui rend les matières les plus ingrates, intéressantes. Un style pur et correct, mit bientôt Cherina au rang des écrivains les plus célèbres. Des vues administratives présentées avec des graces qui n'appartiennent ordinairement qu'aux ouvrages frivoles, le firent lire des femmes. Voilà, répétoit-on dans les cercles, le ministre qu'il nous faut;

Un obstacle insurmontable paroissoit s'y opposer. Vous savez qu'il y avoit une loi fondamentale qui excluoit de toutes les places, celui qui ne professoit pas la même religion que le Roi. Cherina, par ses opinions religieuses, ne pouvoit donc pas être ministre ; mais comme si la nation n'eût pu en donner un aussi bon, l'on chercha les moyens de concilier la loi, et le desir d'avoir cet homme supérieur ; et il fut nommé modestement directeur des finances, auxquelles il n'entendoit rien, et devint l'ame d'une faction qui avoit déjà formé le projet de renverser l'Empire. Diviser pour régner, est toujours l'axiôme de tous les politiques habiles. Ceux qui vouloient, comme je vous l'ai déjà dit, se venger des outrages qu'ils avoient reçus du grand Sbiloüs, virent dans Cherina l'homme qui pouvoit servir leur haine contre un gouvernement qui les avoit contraints de fuir leur terre natale. Mais





il falloit séparer en quelque sorte le roi de sa famille, afin de pouvoir lui faire adopter toutes les mesures nécessaires au plan qu'on s'étoit formé. Alors, Cherina ne parla plus que de réforme, dont le résultat étoit peu important pour les finances, mais qui contrarioit les goûts de la reine et des princes ; ce qui sema un germe de mésintelligence dans la famille royale. Le directeur étoit haï des courtisans ; mais le peuple, et le roi à qui ses fausses vertus en imposoient, le regardoient comme le sauveur de l'Inde. Il suffisoit à Sbiloüs que l'on mit en avant le bonheur du peuple pour lui faire adopter tout ce qui lui étoit proposé. Ce fut sous ce point de vue, que l'on demanda de réformer une maison militaire, composée de l'élite de l'armée, et qui étant le corps le plus imposant, ajoutoit à l'éclat du trône, dont elle étoit le plus ferme appui. *Cherina* en exagéra la dépense, et elle

fut presqu'entièrement licenciée, surtout ceux qui tenoient à la première caste ; on ne conserva que les simples soldats que l'on savoit bien pouvoir être réunis au peuple dès que l'on voudroit. Ce premier coup porté, les autres étoient plus faciles : mais Cherina fut trompé dans ses projets. La reine qui avoit donné un héritier à l'empire, reprit celui que le directeur avoit cherché à lui ôter, et le directeur fut remplacé ; ce qui fut regardé par tous ceux qui ne connoissoient pas cet astucieux personnage, comme une calamité.

Les amis de Rainelord voulurent se dédommager de l'impossibilité où ils avoient été, tandis que Cherina étoit en place, de puiser dans les coffres de la nation, en plaçant dans le ministère des finances des hommes peu délicats. Plusieurs se succédèrent, et aucun n'apporta de remède aux désordres que le directeur, malgré ses grands principes

d'économie, avoit laissé dans les finances, soit par ineptie, ce qui pourroit être, car il est prouvé que la banque et la finance ont des principes très-opposés, soit qu'il eut déjà commencé par des voies secrètes cette immense fortune qu'il eut l'art de faire passer avant lui dans la retraite où il s'est mis à l'abri des orages qu'il avoit excités dans une terre hospitalière. Il y avoit un homme dont les profondes méditations avoient toutes été dirigées vers le bonheur de la patrie; il avoit été autrefois attaché à la mère du roi. Son père avoit une place dans les grandes fermes de l'Inde; mais il n'avoit point l'ame fiscale de ses collègues. Un fait que j'ai entendu rapporporter par un de mes amis très-digne de foi, qui avoit été très-lié avec ce philosophe, le prouve évidemment; quoique très-jeune, il avoit la confiance de la compagnie de ceux qui affermoient les impôts de l'Inde. Ayant

été chargé de faire une tournée dans les provinces méridionales, il vint dans une grande ville, où, aussitôt qu'on le sut arrivé, se présente à lui un pére de famille, qui lui demande la remise des droits immenses que les agens des fermiers exigeoient au nom du roi, pour qu'il pût recueillir la succession d'une de ses tantes, et qui en absorboient la plus grande partie. «Ce n'est point une grace, lui dit-il, que vous devez demander, mais justice; attaquez les fermiers, et vous gagnerez votre cause.» Hélas! comment le pourrois-je? je n'ai point les moyens de soutenir un procès, dont l'issue paroît douteuse. «Qu'à cela ne tienne, reprend le généreux financier, voilà l'argent nécessaire, je me charge en outre de faire votre plaidoyer, et il fit gagner tout d'une voix le procès du père de famille. «De retour dans la capitale, il rendit compte à sa compagnie de sa conduite, et lui dé-





clara que s'étant convaincu qu'il ne pouvoit s'enrichir qu'aux dépens du pauvre, il les quittoit, et aimoit mieux moins de fortune, et conserver l'estime de lui-même. Retiré dans une terre, dont il consacroit les revenus en expériences utiles, il avoit conçu un plan de finances, dont le succès, d'après tout ce que j'ai entendu dire aux meilleures têtes, n'étoit pas douteux. Mais il laissoit peu de prise aux intrigans, et faisoit verser directement dans les coffres de la nation, le produit des impôts, sans qu'il s'en perdît une aussi grande quantité dans les mains avides qui s'engraissoient du sang des malheureux. Sbiloüs eut avec lui des conversations particulières, et le goûta infiniment; mais il ne suffisoit pas de lui plaire, il falloit que Rainelord, qui, à cette époque, avoit une autorité absolue, approuvât ce choix. Notre *philosophe* dédaigna de lui faire sa *cour*, *et* encore plus à ses indignes

amis ; et tandis qu'il avoit la parole du monarque, Rainelord qui redoutoit son austère vertu, et les brames sa philosophie, firent changer de pensée au roi, qui nomma, à la sollicitation de sa femme un vieillard inepte, et que l'on n'avoit placé que pour servir d'échelon à celui que l'on vouloit lui donner pour successeur, et que l'on n'avoit osé proposer au Roi ; non qu'il n'eût les plus grands talens, mais parcequ'il étoit d'une immoralité reconnue. Le vieux ministre, comblé de joie de la place qu'il avoit obtenue, récompensa magnifiquement les amis de Rainelord et des princes. Il se gorgèrent de richesses, et la misère du peuple alloit toujours croissant; le mécontentement étoit général, et la faction opposée à Rainelord résolut de la perdre. Ce fut alors que l'on trama un complot que l'on enveloppa sous les ombres d'un mystère, tellement impénétrable, qu'il se déroba à ceux qui

étoit le plus à portée de le pénétrer ; et je doute même que la postérité en soit jamais instruite. Un lama avoit, dit-on, levé les yeux jusqu'à la femme de son roi, et eut l'imprudence de faire part de ses folles prétentions à des intrigantes, qui surent profiter de sa foiblesse. On lui fit accroire que la reine desiroit un bijou précieux, et d'une somme considérable, que le roi, disoit-on, lui avoit refusé. On osa plus, on lui persuada que la reconnoissance de la reine seroit sans bornes, s'il vouloit faire les avances nécessaires à l'acquisition de cette magnifique parure. Le lama le crut ; mais n'ayant pas les fonds, il souscrivit des engagemens ; et possesseur de cette somptueuse inutilité, il crut en faire hommage à la reine, dont une femme absolument de la taille de Rainelord, que l'on fit trouver voilée dans les jardins du palais, lui témoigna sa reconnoissance par un signe convenu. Cependant, le lama ne

fut pas mieux traité : et le temps de l'engagement arrivé, le lama qui n'avoit cru que prêter son nom, demanda à ceux qui s'étoient mêlés de cette affaire, de prier la reine de dégager sa parole. La reine qui ignoroit entièrement cette intrigue, refusa de payer une chose qu'elle n'avoit ni demandé ni reçu. Les marchands pressoient pour le paiement; l'affaire vint aux oreilles de son époux qui entra dans une extrême colère, et fit arrêter le lama. La reine ne mit point il faut l'avouer, la prudence qu'elle auroit dû dans une circonstance aussi délicate; elle fit poursuivre par les tribunaux la malheureuse qui avoit ourdi cette trame odieuse. Cette femme descendoit de la dynastie régnante; et quoique sa mère ne fût qu'une concubine, elle portoit le nom d'une branche de la famille de nos Rois. Elle fut livrée aux exécuteurs de la justice, pour subir une peine infamante. Cette

femme étoit encore belle, elle se défendit; et son courage, dans un moment si pénible, causa une vive pitié au peuple, qui ne put pardonner à la reine d'avoir poussé si loin la vengeance. Elle fut en butte aux traits les plus sanglans; elle qui jusque-là avoit été toujours accueillie par le peuple dès qu'elle paroissoit en public, non seulement ne recevoit plus aucun témoignage d'attachement, mais même entendoit ce murmure improbateur, si terrible pour celui qui en est l'objet. Cette même femme qui, après son supplice, avoit été renfermée dans une maison destinée aux femmes perdues, s'échappa de sa prison, et passa dans le Japon, d'où elle répendit des libelles diffamans contre la reine.

FIN DU PREMIER VOLUME.

